

PLAGES BELGES

DE DUNKERQUE A OSTENDE

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, sans exception, Suède et Norwège compris.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur, section de la librairie, en août 1898.

OUVRAGES ILLUSTRÉS

TEXTE ET DESSINS DU MÊME AUTEUR :

Exposition rétrospective de Nancy. — Impressions et Souvenirs, in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1875. (*Épuisé.*)

Monographie de la Cathédrale de Nancy, in-4° jésus, 420 p. — 1882, Nancy, Berger-Levrault.

La Lorraine illustrée, en collaboration avec LORÉDAN LARCHEY, André THEURIET, L. JOUVE, et le Dr LIÉTARD, 1 vol., in-4° jésus, 1886. Nancy, Berger-Levrault.

Manuel du brancardier (illustrations, 92 dessins), pour la *Société de secours aux blessés*, texte par le Dr GROSS, 1 vol., in-8°, imprimé chez Crépin-Leblond, édité à Paris, chez Alcan, 1884.

Baccarat, ses écoles, ses institutions, in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1878. (*Épuisé.*)

Les Cristalleries de Baccarat pendant la guerre, 1 vol., in-8°. Nancy, Crépin-Leblond, 1878. (*Épuisé.*)

Plages belges, 1° *Les Pêcheurs flamands*, 1 vol., ill., in-8° raisin, 45 gravures, fac-simile.

— 2° *De Dunkerque à Ostende*, 1 vol., ill., in-8° raisin, 53 gravures, fac-simile.

3° (en préparation) *D'Ostende à Blankenberghe* 1 vol., ill., in-8° raisin.

4° — *De Blankenberghe à Heyst et à la Hollande, par les dunes*, 1 vol., ill., in-8° raisin.

Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires numérotés sur Japon.

EDGARD AUGUIN



PLAGES BELGES

II. — DE DUNKERQUE A OSTENDE

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE CINQUANTE-TROIS GRAVURES EN FAC-SIMILE
SUR LES DESSINS ORIGINAUX DE L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174.

DÉPOSITAIRE POUR LA BELGIQUE
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
BRUXELLES, RUE TREURENBERG, 16

Deutsches Institut
in Belgien

'43 / 440

PARTI!

Où irai-je?

En Suisse? La nature y dit de grandes choses; les monuments y sont muets. Ce n'est pas assez.

A Rome? Hommes et monuments y racontent l'histoire du monde entier. C'est trop.

A Madrid? Les hommes, dit-on, y parlent seuls. C'était du moins l'avis d'Edgard Quinet. Les églises, les palais n'y disent rien des événements mémorables que l'Espagne a traversés. C'est trop peu.

En Flandre, où tout se tait, le silence de la nature, celui des édifices, des hommes et des choses, parlent éloquemment aux sens, à l'esprit, au cœur.

J'irai donc en Flandre.

Cet apaisement est une hygiène féconde pour la pensée. En face de la mer, dans la solitude imposante des dunes, le voyageur sent plus profondément la poésie des pays de vieilles luttes, voués à l'éternel repos.

L'oubli du labeur banal y est bienfaisant. L'écho des fantaisies balnéaires, s'il y est plus aigu, peut être, que sur les plages françaises où les villes se succèdent sans interruption, y est aussi moins troublant, grâce à l'atmosphère de paix, de tranquillité souveraine qui plane sur les grands estuaires ensablés, de Dunkerque à Anvers.

C'est là que je veux noter quelques impressions alternativement folles ou tristes, gaies ou sévères, au courant d'une course rapide où la plume et le crayon s'efforceront tour à tour d'être sincères,

15 Juillet 1896.

En six heures, le chemin de fer m'a porté jusqu'aux limites du rivage belge, à travers la mélancolie des ardoises et des briques françaises, tour à tour grises et brunes, sous la tristesse d'un ciel enfumé par les cheminées des charbonnages, des forges, des brasseries, des filatures. J'ai vu disparaître avec joie les dernières constructions de nos plaines haletantes et noires.

Là où nous entrons, on chercherait en vain l'odeur d'une mélasse, le squelette d'un chevalement, la lueur d'une coulée, le tic tac d'une filature. Tout se tait, tout respire. L'herbe pousse, verte et fraîche. C'est le pays riant et clair où le ciel est soyeux, où les cuivres étincèlent, où les habits s'embaument des senteurs du houblon. C'est la Flandre, dont les joyeux carillons nous souhaitent la bienvenue !...

LES ENVIRONS D'OSTENDE





Entrée du village de la Panne.

LA PANNE

Le chemin de fer me dépose à Adinkerke, première station belge sur la ligne de Dunkerque à Furnes et à Dixmude.

Où est la mer ?

A la Panne, me dit-on. Aucun service de voitures organisé. Pour qui serait ce service ? Un chariot suffit. On met un gros cheval flamand dans des brancards, de la paille au fond d'une voiture, ma valise sur la paille ; je m'assois sur la valise. Nous roulons placidement, au pas lourd et toujours égal d'un limonier de labour. Mœurs mérovingiennes.

Ah ! le joli pays, coquet, ombragé, calme, créé bien à souhait pour le repos des sens et de l'esprit ! Un perpétuel verger ; les fréquentes trouées du feuillage me laissent apercevoir l'émeraude de longs carrés de choux soigneusement cultivés. Ça et là, des jardins où se dressent des roses trémières et des dahlias. Puis, des prairies. De puissantes vaches y tournent la tête lentement, meuglent au bruit du chariot et reprennent leur pâture. Une route en frais berceau

de verdure : c'est l'entrée de la Panne, petit village de trois cents habitants.

Je ne vois toujours pas la mer. La sournoise se cache derrière un gros pli de sable, une dune, déserte en ces parages plus qu'en aucun autre point du littoral belge.

Là, s'élevait jadis, du côté d'Oost-Dunkerque, l'insigne abbaye des Dunes, dont il ne reste plus trace. Admirable situation pour une retraite monacale.

Aimez-vous la solitude ? Allez aux deux points extrêmes du rivage belge : à la Panne ou à Knocke.

La Panne est un peu plus que séculaire. L'Autriche, en créant, il y a quelque cent ans, un sentier pour les communications des pêcheurs, a donné naissance à ce petit hameau. Des maisons multicolores, propres, soigneusement lavées, bordent la route où s'ouvre aujourd'hui l'hôtel Dallein, bonne pension de famille. Cette station balnéaire a son cénacle : une clientèle de silencieux, de fatigués, de méditatifs, d'intellectuels en rupture de surmenage. C'est moins une plage qu'un ermitage maritime pour les artistes.

La civilisation s'y morfond. Efforts perdus pour l'acclimater ! A de larges intervalles, pointent seulement, sur la crête des sables, deux ou trois châlets isolés. La Villa Bortier est la plus somptueuse. Quelques essais de lourd rococo dans son architecture et, tout autour derrière, des bois à perte de vue. C'est tout ; mais c'est là qu'il fait bon chasser ou pêcher !

Pêcher ! c'est la vie des indigènes. La sardine est leur seule ressource. Ce ne sont point de lourdes chaloupes à grosse coque, comme à Heyst ou à Blankenberghe, qu'ils emploient pour leur industrie ; mais de petites barquettes pourvues de quilles, qui s'écartent ainsi du type usité sur le restant du littoral. Ces canots échoués sur le sable donnent au rivage une physionomie pittoresque, malgré sa grande solitude. A leurs dimensions, on devine qu'ils ne s'éloignent point de la côte.

Le sable y est très accidenté, coupé de bosses et de creux nombreux, mou jusqu'à une grande profondeur, ce qui rend les promenades aussi pénibles sur la grève que dans la dune. Tout, d'ailleurs, est rustique dans cette petite localité ; et, si l'on ne voyait se dresser sur le sommet des mamelons une suite de poteaux télégraphiques, on s'y pourrait croire à mille lieues d'un continent habité !

Que faire d'un salon de réunion dans ce désert ? Il y en a un pourtant. Il porte classiquement le nom de *Kursaal* : sorte de baraque entourée d'un balcon, juchée sur des madriers, comme un moulin sur sa charpente. On dirait d'un



La plage du village de la Panne.

de ces théâtres forains où l'on accède par une échelle en planches. Avec, sur la galerie extérieure, quelques instrumentistes en costumes de hussards polonais, l'illusion serait complète. Construction sommaire que chaque hiver voit démolir et chaque printemps reparaitre. Les pêcheurs y boivent le genièvre. On y compte jusqu'à deux ou trois chambres à louer. Au-dessus, quelques cabines de bains, rien de plus. Comme lieu de promenade, la mer ; comme sujet d'occupation, la mer ; comme distraction, la mer ; toujours la mer, jour et nuit. Il est vrai qu'elle y est superbe. Par un beau soleil, son tapis gris-vert, coupé par les sables fauves, a des tons d'une splendeur incomparable.

A la Panne, point de milieu ; on s'installe ou l'on s'éloigne,

une fois la curiosité satisfaite. On ne s'y attarde pas. Mais je comprends qu'on y demeure, si l'on est amoureux d'interminables rêveries, de vie pure, de grand air et d'intimité. Quand tout s'éteint, hors le bruit monotone du flot et l'éclat du feu vert qui signale au large le danger des sables, il doit faire bon, les soirs d'été, dans la poussière chaude des grands éboulis. La quiétude y confine à l'assoupissement ; le calme doit y être salulaire, le repos profond.

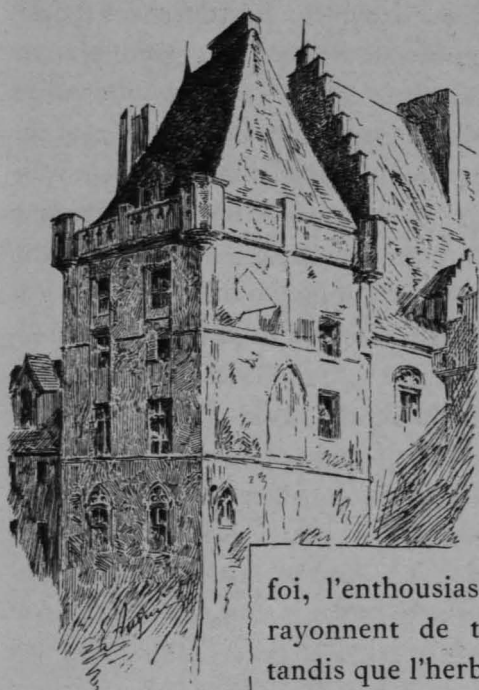
On s'éloigne à regret de ce séduisant oasis. La dune est bien longue. Retrouverai-je plus loin la même bonhomie patriarcale des hôteliers, la simplicité d'accueil de l'hôtel Dallein, la même liberté, la même poésie de sauvage nature ?

FURNES

DE Furnes à Nieuport, on allait jadis à pied ou en voiture. A vrai dire, le trajet n'était point sans danger, quand les gros attelages flamands se tordaient en convulsions gigantesques, au passage de quelque locomotive lancée sur la voie encore toute récente.

Aujourd'hui, les dunes sont domptées, les chevaux sont aguerris, les routes tracées. Un voiturier placide conduit pesamment son attelage de la Panne jusqu'à Furnes. Plus d'émotions !

De cette jolie ville, je ne veux rien dire, pour ne point sortir de mon sujet. Si je cédaï à l'envie des digressions, j'aurais trop à faire. On va bien loin pour voir moins curieux, moins beau que Furnes. Comme toutes les cités assoupies de la Flandre, celle-ci a l'éloquence de l'art et la poésie de la mort. Mais, dans les limites de sa modeste étendue, on sent palpiter la vie intense des luttes passées. Tout y est combiné suivant un sentiment de mesure exquise. Les maisons bourgeoises y sont ouvragées comme des crédences.



Le corps de garde espagnol,
à Furnes.

La chatellenie, l'hôtel de ville, le palais de justice, le théâtre, la tour Saint-Nicolas, le corps de garde espagnol, où l'on suit les transformations de l'art flamand depuis le moyen âge jusqu'au ^{xvii}^e siècle, forment un décor précieux pour les archéologues, cher aux artistes. Etonnants vestiges d'une civilisation éteinte ! La

foi, l'enthousiasme, l'ardent patriotisme rayonnent de toutes ces architectures, tandis que l'herbe, sauvage et libre, écarte les pavés de la place ! J'ai gardé, de ce milieu éteint, le souvenir attristé qu'évoquent les cadres merveilleux des calvaires vides. J'y ai subi l'impression d'un recueillement canonique, quelque chose comme l'effroi religieux d'un béguinage abandonné, où la mort triomphe sur les dalles des vierges ensevelies.

A côté de cela, j'ai ressenti, sous une forme aiguë, le dépit des sottises bourgeoises, la colère des anachronismes inconsistants, des dépravations vaniteuses, compliquées. Il y en a un peu partout. Rien n'est envahissant comme les scories d'un puffisme ignorant qui prétend en imposer à lui-même et aux autres.

A Furnes, le dernier dimanche de juillet voit se dérouler dans les rues l'une des plus étonnantes processions de l'Europe. Comme au temps des croisades, des personnages costumés en Juifs, en Romains, en Apôtres, expliquent, à chaque tournant de rue, la trahison de « l'abominable Judas » et l'agonie du « pauvre Jésus » au Jardin des Oliviers. Des

pénitents à cagoules pointues et percées de trous noirs devant les yeux, feignent la fatigue sous le faix d'un simulacre de croix énorme, toute de volige.

En 1429, on y figurait la Résurrection des morts par une pantomime de faux squelettes portant un sarcophage. De cette boîte à surprise, un squelette véritable et mû par un maître ressort surgissait à chaque carrefour. Aujourd'hui, plus de crânes édentés, plus de tibias et de côtes, plus de thorax, de vertèbres articulées. Je regrette cette suppression. Le vrai squelette, à genoux sur ses fémurs et gesticulant des humerus me manque absolument. Son ressort d'antan est, paraît-il, cassé. La foi s'en va ; Schopenauer est Dieu. Triste religion que celle-là ! A bien considérer, j'aime mieux l'ancienne.

LE TRAMWAY VICINAL D'OSTENDE

COXYDE

OOST-DUNKERQUE. — GROENENDIJK

HONTE aux carrioles de 1850 ! Tel est le cri des touristes pressés, au grand désespoir des vieux artistes, curieux d'impressions lentement savourées.

Foin des attelages trapus et lourds ! Vive le tramway vicinal, léger, pimpant, gai comme l'atmosphère lumineuse des dunes ! Audacieusement, on a fait une tranchée dans le sable. Le sillon va de Furnes à Nieuport ; il poursuit sa course jusqu'à l'entrée d'Ostende, traverse le port et ne s'arrête plus qu'à Blankenberghe. Demain, il rejoindra Heyst.

Il est déjà à Knocke ; demain, il sera en Hollande. Lancé sur cette voie, où s'arrêtera-t-il ?

En attendant, la vapeur entraîne joyeusement les curieux. Quatre ou cinq caisses roulantes aérées, spacieuses, vernissées, où la clarté vibre à travers les glaces ; des bancs légers séparés par une allée centrale ; au bout, des plate-formes et le grand air, où l'on peut respirer, rire, causer, fumer, s'épanouir à l'air, en contemplant les tons aériens des poussières moutonnant à perte de vue. Tel est le tramway vicinal, de Furnes à Ostende.

Les Belges, qui sont gens pratiques, connaissent, organisent et réalisent tout, pour donner aux étrangers les joies saines du bien-être. Il fait bon se sentir emporté par une mignonne locomotive à travers ces farouches solitudes. L'œil y trouve des jouissances imprévues. La gaité de ces excursions tient à la familiarité douce, expansive, des compagnons de route. On est à peine assis que, déjà, des relations de courtoisie, presque d'intimité, naissent avec le voisin de droite et de gauche. La tenue du personnel y est aussi pour quelque chose. La bonne humeur de tous s'alimente de la curiosité des uns et de la franchise des autres. Tout devient incident, sujet à remarque. Le moulin qui gesticule, le porc effrayé qui s'enfuit, l'âne qui rue au grand soleil, le lapin sournois qui disparaît dans les hoyats ; autant de cris, autant d'anecdotes piquantes, agrémentées de souvenirs locaux et plaisants, surtout en patois indigène.

Au sortir de Furnes, on devine plutôt qu'on ne voit Coxyde, hameau pauvre mais curieux. Entre les monticules de sable aux ondulations infinies, semblent nager des carrés de tuiles rouges. Ce sont des toits. Une population mêlée de cultivateurs et de pêcheurs s'est blottie là. Elle s'y sent à l'abri du vent et cela lui suffit. Enfoncée dans ces replis de dunes, elle vit, ignorée, modeste, laborieuse. Cinquante mètres carrés de plantes potagères satisfont amplement à l'ambition d'un Coxydien dont la vie s'écoule, indolente,

entre la barquette échouée sur l'estran et le marché de la ville prochaine. La dune haute le sépare de deux plaines également fécondes : l'Océan qui se perd dans la brume et la glèbe qui s'étend, plate et verdoyante, jusqu'à l'horizon.

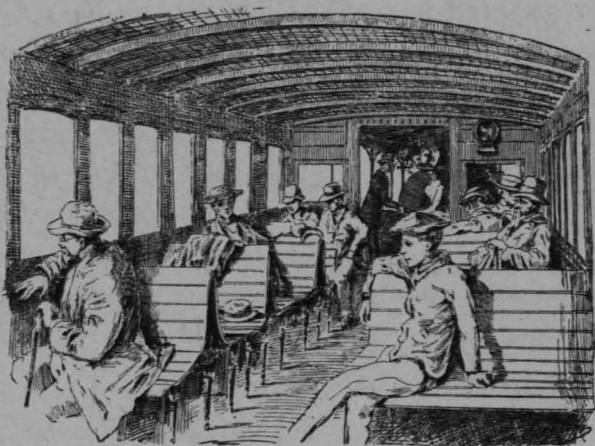
Colonie étrange que celle de Coxyde !

Les pêcheurs y ont une allure bien à eux. Leur spécialité, c'est la pêche à cheval. La nuit, à travers ces bancs de sable dont ils connaissent merveilleusement les fonds, s'avancent leurs ombres fantastiques, non plus seulement à quelques mètres du bord, mais au large, tant que leurs hautes montures peuvent garder pied. Armés de filets à longs manches et de vastes paniers, ils fouillent la vague, ramassent des monceaux de sardines ou de crevettes et reviennent au village. Même l'hiver, par la mer houleuse, par la nuit sans lune et le vent glacial du nord, ils fouillent les fonds, indifférents et calmes, comme leurs chevaux, opiniâtres dans leur recherche qui prend tout l'intérêt d'une lutte. Morfondus, harassés, mais pourvus, ils rentrent à l'aube, et les rafales de la nuit ne troublent point leurs rêves pesants. Déchargés de leur butin, ils dorment, à l'abri du gros bourrelet de sable ou leur toit s'adosse, entre les carrés de salades et l'étable. Demain, leur femme portera les hottes pleines au marché de Nieuport. Vie de labeur et de courage, coupée par de longues ivresses et par les fureurs brutales du dimanche.

C'est à Coxyde que la dune est la plus haute. Un mamelon sans cesse échevelé par le vent, le *Hoogen Bleeker* (le Mont Blanc de cette chaîne minuscule), atteint jusqu'à trente-cinq mètres d'altitude. Une cabane (on dit dans le pays une *aubette*) se dresse fièrement au sommet, noire sur la clarté du sable ras. On n'y fait point sans doute d'observations météorologiques comme au Pic du Midi. Un douanier s'y abrite simplement. Le jour, on voit sa silhouette se profiler sur les nuages. Il fume, assis dans le sable, le dos au vent, son fusil entre les jambes. La nuit, il suit du regard, autant que la

lune le lui permet, les chevaux de pêcheurs qui, par un mouvement de tête, se dérobent aux éclaboussures de l'écume. Un cri de détresse signale-t-il une victime disparue dans un des bas-fonds mouvants, le douanier se dresse et appelle. A sa voix, tous se rallient. C'est alors un sauvetage désespéré, presque toujours sans résultat. Quelques jours se passent ; le flot rejette deux corps sur la côte : monture et cavalier. On va prier sur la tombe du mort ; on enfouit le cheval et, le lendemain, la légion des vivants reprend, à la nuit tombée, sa même poursuite aventureuse et obstinée.

Tel est Coxyde.



Le tramway vicinal, de Furnes à Ostende.

Entre Adinkerke et Coxyde, la dune atteint sa plus grande largeur.

En certains points, elle occupe plus de deux kilomètres. C'est une véritable mer de sable, une Afrique en miniature. Ça et là, des oasis. Ce sont des fermes qui tachent d'un blanc cru les ondes roses ou lilacées de poussière dévalant jusqu'à la plaine. Pied à pied, l'homme dispute ainsi au sable stérile le sol fécond où poussent des céréales, des légumes, des fruits. A travers le néant des grèves, la vie s'épanouit

par place. Alentour, c'est la quiétude intense qui naît du sentiment de l'espace. Partout où l'on a pu se grouper pour ensemençer ou pêcher, on voit surgir un moulin, une église, des maisons, une auberge. Témoin, Oost-Dunkerque, moins qu'un village, moins qu'un hameau. Ce n'est qu'une halte, où déjà perce l'ambition d'une plage. Le microbe balnéaire a germé en ce coin. Je lis sur un écriteau : « Bain de Mer ». Je suis la chaussée jusqu'à la grève vierge où l'on me dit qu'on se baigne, qu'on séjourne même ; et je le crois. Mais il faut, dans ce cas, tout apporter avec soi : surtout sa bibliothèque. Peintres ou chasseurs, vous pouvez y passer une matinée. Comme station, n'oubliez pas que c'est vraiment un lieu de pénitence.

Tout ce qui précède explique que l'on retrouve avec joie le tramway dont le panache blanc remet au cœur une salutaire gaité.

Encore quelques toits, un chalet de chasse. C'est Groënendijk, plus morne, plus isolé qu'Oost-Dunkerque. Puis, la ligne tourne. On distingue successivement une digue, une église, une tour, un grand bâtiment qui paraît être un marché. Premiers vestiges de Nieuport. Si, par bonheur, c'était une ville ! Le sable a certainement sa grandeur ; mais toujours du sable !

NIEUPOORT

NIEUPOORT, Est-ce bien une ville ?

Oui ; comme Pompeï et Herculanium, avec, en moins, l'intérêt des édifices et des peintures.

Furnes était tout à fait remarquable par ses monuments. Nieuport — je parle de Nieuport-ville — n'est que curieux. Furnes était déjà triste. Nieuport est sépulcral. A Furnes, on pouvait signaler quelques tentatives de résurrections :

témoins, de faux squelettes. A Nieuport, rien. C'est l'oubli, l'enfouissement d'un passé glorieux, avec préméditation et sans circonstances atténuantes. A Furnes, l'herbe poussait sur la grande place, en touffes espacées : à Nieuport, elle triomphe en hautes futaies.

Ce n'est point que Nieuport soit tout à fait déplaisant. Les remparts sont ombragés ; les monuments qui restent, — je parle de son église, de son beffroi, de ses maisons civiles, de son marché — ont un fort intéressant caractère gothique ou espagnol. Mais il y a comme une sorte de disproportion entre la grandeur de ses édifices et le nombre des personnes qui les habitent. Dans les allées des remparts, pas un promeneur ! Rien n'y trouble le bourdonnement des insectes sous le chaud soleil de midi. Les mouches d'eau et les libellules sont les seuls êtres vivants qui animent ce coin perdu. On peut cependant y découvrir un cordier qui tourne automatiquement sa roue.

Il ne faudrait pourtant qu'une cinquantaine de grands magasins, au centre de la ville, et une dizaine de cafés dans les faubourgs, pour ranimer cette nécropole. Tout témoigne encore de sa grandeur et de son importance passées. Son phare antique atteste d'un air lamentable le chemin qu'a fait la mer en quelques siècles. Sa jolie halle et son beffroi, de la fin du ^{xv}^e siècle, nous disent comme à regret ce qu'a pu être Nieuport avant la domination espagnole ; sa lourde église en briques, remaniée, rebâtie, replâtrée, raconte les vicissitudes traversées par la petite ville, depuis les grands événements du ^{xvii}^e siècle dont elle fut le témoin glorieux.

C'est sur la dune voisine que l'archiduc Albert d'Autriche fut, en l'an 1600, vaincu par les troupes espagnoles. Les deux armées, pour fuir la marée montante, avaient été obligées de se réfugier dans les amoncellements de sable où passe aujourd'hui le tramway vicinal. L'Église Notre-Dame est l'ossuaire de cette mémorable bataille. Les fastes

militaires de la Flandre demeurent gravés sur les nombreuses pierres tombales qui décorent son parvis et ses murailles.

Tout au loin, dans la campagne, se dresse la vieille tour dite des Templiers (*Duaventoren*), seule ruine d'un couvent détruit depuis le ^{xiii}^e siècle, lourde masse noire, fruste et dégradée par endroits, d'où le bruit du tramway fait jaillir des bandes de corbeaux effarés.



La rue principale de Nieuport-Ville.

Tristesse et déception profonde. Tel est le souvenir qu'on emporte de Nieuport. Le premier aspect de la ville est cependant agréable. Le tramway traverse, en entrant, d'admirables constructions hydrauliques de M. l'ingénieur de Mey, établies sur six ponts élégants reliant six écluses destinées à la navigation et à la chasse dans l'arrière-port. On conçoit, dans cette partie extrême de la ville, l'espoir d'une activité toute moderne. Mirage et illusion. Les rares barques qui fréquentent cet arrière-port n'y apportent que des charbons anglais. A l'intérieur de la cité, c'est l'ennui, le désœuvrement. Le silence y règne en maître. N'était le beau soleil des Flandres dont la clarté resplendit sur la rue de la Gare et allume des gaîtés vives sur les pignons de l'Hôtel de l'Espérance, la ville aurait des allures de cimetière. Seule, cette voie offre quelque attrait. Toutes les autres ruelles, qui la coupent à

angle droit, ne valent ni un regard, ni une excursion. Que peut-on bien faire à Nieuport, quand on y demeure été comme hiver ? Je ne voudrais pas, moi Français, médire trop ouvertement de cette ville, me souvenant que, l'ayant trois fois possédée, nous n'avons pas su la garder ; que nous l'avons perdue d'abord par le traité d'Aix-la-Chapelle, ensuite par la victoire des Autrichiens, en 1723, et enfin par les traités de 1815. Mais, en vérité, une fois faits trois actes de contrition pour cette triple mésaventure, m'est avis que ceux qui ont quelques heures à perdre dans Nieuport feront mieux de n'y point vaguer par les rues et d'entrer à l'Hôtel de ville. Là, du moins, trouveront-ils quelques intéressants



La plage de Nieuport-Bains.

objets de curiosité : un tableau à volets (des légendes de saint Bernard et de saint Antoine, d'un auteur inconnu), la grande bataille de Nieuport, par Moritz, les portraits de Philippe II et de sa femme, Elisabeth de France, ceux de l'archiduc Albert et de la reine Isabelle. Dans l'Église, on montre encore d'importants objets d'orfèvrerie : de vieux ornements religieux, un ancien tabernacle pyramidal, orné de figures et de portes. En somme, rien de bien curieux à noter dans Nieuport-Ville. Pauvreté relative, comme on voit, pour une ancienne cité flamande, de juste renom.

Aussi, les étrangers prennent-ils rapidement l'omnibus qui les conduit à Nieuport-Bains, distant de la ville de trois kilomètres. On compte sur une compensation.

Nouvelle déconvenue. On arrive à midi, les dents longues. On entre dans le premier hôtel ouvert. On y reçoit un carton rose portant cet : « Avis aux étrangers » : « *Nieuport-Bains*, « Belgique. Grand hôtel des Bains. Diners et déjeuners à « prix fixe, 120 chambres. Tramway entre Ostende et Nieu- « port, toutes les 30 minutes : Les étrangers descendus à « l'Hôtel ont la permission de chasser les lapins dans les « dunes ». Ce prospectus ne permet pas de douter que la ville soit féconde en lapins.

Est-ce possible que, de tout le passé militaire de cette petite ville, il ne reste plus rien, absolument rien que la perspective, pour les générations présentes, d'une chasse aux lapins à travers le glorieux ossuaire de 1600...?

Combien de fois la grande plage et le petit port, qui se sont appelés d'abord « Iseraportus », puis « Santhove » ou « Sandeshove », et enfin « Neoportus », n'ont-ils pas été le théâtre de sièges et de luttes terribles? Combien d'années les partis ne s'en sont-ils pas disputés la possession, lorsque leur situation exceptionnelle, à l'embouchure de l'Yser en faisait l'entrepôt d'Ypres, réputé jadis insalubre?

Aujourd'hui, plus rien. Rien que des lapins!

On a comblé l'enceinte fortifiée; la ville est devenue saine. On y trouve même, (chose rare sur les plages flamandes, comme nous le verrons), de l'excellente eau potable.

La plage de Nieuport aurait donc bien quelque droit à la renommée, à la curiosité, au mouvement, à la vie enfin. D'où vient qu'elle reste morte, paralysée, sans présent et sans avenir?...

C'est que son développement est, dit-on, limité et comme réglementé par la toute-puissante réserve d'un protecteur généreux, qui a voulu que sa place gardât un caractère monumental et personnel, non exempt de tristesse. Les dieux ont exaucé les vœux de ce bienfaiteur étrange.

La digue y est superbe, large, aérée; elle a même ce que ne possèdent ni celle d'Ostende, ni celle de Blankenbergue :

une piste pour les cavaliers, une seconde piste pour les carosses, une troisième pour les piétons. Que de pistes pour une belle solitude ! Les villas y sont gigantesques et de distributions rigides comme des maisons de correction ou des casernes. Il ne manque hélas ! à ces villas que des locataires, et aux trois pistes, que des cheyaux, des carosses et des piétons. J'ai reproduit avec conscience l'aspect de la digue de Nieuport, vers midi et demie, une demi-heure avant la table d'hôte, c'est-à-dire au moment où toutes les grandes plages belges fourmillent de touristes, d'étrangers et de baigneurs. Là, personne ! En une heure, j'ai compté trois visiteurs à dessiner, dont le cocher qui m'avait amené. J'ai dû, par haute fantaisie artistique, ajouter sur mon dessin un personnage purement imaginaire. Il faut bien faire quelque chose pour les villes hospitalières.

Il n'en est pas moins vrai que le touriste ne s'y sent pas absolument chez lui, qu'il n'est ni libre, ni à l'aise sur cette plage et qu'il s'en éloigne, en dépit du confortable de la digue, de l'air, du soleil, de l'eau et de la mer superbe. Les villas qui s'échelonnent le long de la promenade immense sont de vastes installations, d'un goût tout personnel, où viennent s'enfermer, à de rares intervalles, de graves propriétaires appartenant à la bourgeoisie ou à la haute politique. On compte sur cette plage jusqu'à trois hôtels. Le *petit Kursaal* a pris, par ironie peut-être, le nom de « Pavillon de la presse » Il ne s'y presse, hélas ! personne, sauf, sans doute, les jours de grande « chasse au lapin. » A l'heure de mon croquis, les lapins devaient brouter tranquilles. Heureux lapins ! Pas une trace d'être humain ne se laissait deviner ni au dehors, ni au dedans des grandes constructions féodales alignées sur le rivage. On se serait cru dans le royaume de la Belle au Bois Dormant. Une seule vraie séduction, en somme : la mer. Il y a, pour la bien voir, deux estacades, près desquelles on trouve, dit-on, du gibier d'eau. Je comprends que les passionnés de pluviers et de bécassines viennent quelques heures

y brûler leurs cartouches ; mais c'est certainement à la condition de ne pas manquer le retour du dernier tramway pour Ostende.

Passer trois heures à Nieuport, soit ! — Y coucher ? Jamais !

Certes, j'aime la paix, surtout au bord de la mer. Mais c'est à la condition de sentir qu'il suffirait d'exprimer une intention pour retrouver le mouvement, si on le désire. Or, à Nieuport, c'est plus que la paix : c'est l'isolement dans un désert voulu, cherché, en face de fenêtres vides, qui semblent toutes vous regarder pour se distraire.

A tout prendre, j'aime mieux la Panne, avec ou sans lapins.

PALINSBOURG. — LOMBARTZYDE

WESTENDE. — LE CROCODILE



La tour des Templiers.

Béni soit le tramway qui nous emporte ! La machine haletante a repris sa course. La tour des *Templiers* s'éloigne ; nous passons sur le pont des

Anguilles — « Palingsbrugge » dans le langage du pays. — La halte porte le nom français de Palinsbourg. Nous nous retrouvons encore une fois en pleine dune ; mais j'aime mieux cela. Au moins, la locomotive fait du bruit.

A trois kilomètres, on descend pour traverser à pied un honnête petit village, Lombartzyde, qui, comme tous les hameaux de la côte, rêve de devenir « Bain de mer ». Son écriteau très apparent, n'est qu'un véritable trompe-l'œil. Il lui

faudrait beaucoup d'argent, beaucoup de temps, beaucoup de protection et peut-être beaucoup de chance pour retrouver un peu de cette renommée perdue qui en fit jadis un port glorieux, à l'époque des Lombards. L'Yser, dont il occupait alors l'embouchure, s'est ensablé. La rivière s'est détournée de son cours. De cet abandon, Lombartzyde est mort. Une seule chose y subsiste dans la mémoire des Flamands. C'est le souvenir d'une antique dévotion à la Vierge. Celle qui se voit encore à l'église garde la réputation d'être miraculeuse et les paysans, de Lombartzyde à Oudenbourg, mettent à contribution ses vertus merveilleuses pour assurer la prospérité de leurs pêches et la sécurité de leurs récoltes.

Les savants dissertent aujourd'hui pour savoir si ce culte n'est pas la simple continuation d'une dévotion antique à la déesse germaine *Nehalennia*, protectrice des marins. C'est possible ; ces reprises d'habitudes religieuses ne sont point rares. Elles n'en attestent que plus profondément le besoin d'une croyance surnaturelle pour les courageuses et naïves populations côtières.

Il y avait jadis un banc de terre dont Ostende occupait l'extrémité Est (Oast-tende), tandis que le bout Ouest était occupé par Westende. Ce banc fut submergé au ^{xiv}^e siècle. C'est tout ce qu'on peut dire de cette petite localité qui a, elle aussi, la prétention de devenir un « Bain de mer. »

Et, qui sait ? Quand la digue s'étendra de Knocke à la Panne, sans interruption, peut-être que les villages surgiront tout appareillés des sables, comme dans les contes de fées ! Jusque-là, Westende restera pauvre bourgade de 800 habitants, sans ressources, sans essor, sans avenir. Touristes, ne descendez pas pour voir la plage de Westende. Vous devriez faire d'abord une ascension dans la dune où, sous les pieds, coule un sable pâteux comme un sirop mal cuit. Or, monter sur une dune qui fuit, c'est le supplice du chien qui tourne la roue du cloutier ; il faut de la bonté de reste pour

s'y condamner. Mieux vaut réserver son temps et ses forces pour une visite plus longue à Middelkerke.

Nous y voici, du reste. La dune se rétrécit. La terre cultivable reprend du terrain. C'est un bon emplacement pour une petite ville et le cabaret du *Crocodile* en atteste l'approche.

MIDDELKERKE

MIDDELKERKE est une halte importante, qui vaut une journée de séjour. Le tramway s'arrête dans la voie principale, parallèle à la dune, à quelques mètres d'une église ogivale moderne. Tout comme à Ostende, l'estaminet sert de station. Dix minutes avant le passage du train, on y voit surgir une nuée de garçons d'hôtels. Lorsque j'y suis



La plage de Middelkerke.

descendu, il y a quelques années, il n'y manquait rien, d'ailleurs, que des omnibus ou des charrettes. Le service de transport y était sommaire. Les garçons prenaient les malles sur leur dos. On les suivait, et c'est ainsi qu'on se rendait

solennellement à l'hôtel, en procession, par une voie perpendiculaire à la rue principale. Depuis cette époque, les moyens de transport y ont progressé.

Voilà, du moins, une jolie station balnéaire en train de naître et de se développer. La « Terrasse » — c'est le nom qu'on donne au rivage dans cette retraite charmante, — est bordée de villas élégantes, construites dans le mode le plus moderne. La plage y est colorée par la poussière rose des coquillages.

La « Terrasse », le long des villas, est animée par des maîtres d'hôtels, des baigneurs, des enfants qui circulent librement. Ce n'est plus l'isolement ; ce n'est plus même le repos profond, comme à la Panne ; c'est, encore moins, le silence monastique de Nieuport. Là, du moins, la vie circule. On sent qu'une sève de bonne humeur monte dans le plein air, franche et rieuse.

Rien, dans les villas, qui rappelle, comme à Nieuport, la gaité douteuse des grands tombeaux égyptiens. Middelkerke est une petite plage d'avenir. Les hôteliers s'évertuent à y grouper toutes les convenances du bien-être, toutes les exigences de la vie de famille.

On y prend son bain librement, dans des cabines. Je soupçonne qu'à Westende, où je n'en ai point vu, les baigneurs doivent se devêtir et se rhabiller dans le sable, les uns formant, à tour de rôle, paravent aux autres. A Middelkerke, on sent l'influence d'une vie extérieure déjà rayonnante. La jeunesse peut s'y épanouir. On n'y lance point encore d'aérostats, mais j'y ai vu, ô progrès des sciences modernes ! gonfler des mongolfières.

En vérité, cette plage se classe bien au-dessous de Heyst, la troisième des grandes digues belges. Mais, avant qu'il soit dix ans, elle sera peut-être comptée pour l'une des plus jolies stations de la mer du Nord.

Middelkerke a d'ailleurs deux causes principales d'importance. C'est le point de la côte où viennent aboutir en Belgique toutes les correspondances télégraphiques avec l'Angleterre. C'est, en outre, un centre thérapeutique important. En pleine

dunes, Bruxelles y a fait élever, il y a quelques années, un hôpital modèle fondé par un généreux donateur. L'institution mérite qu'on s'y arrête.

L'ASILE DE ROGER DE GRIMBERGHE

ROGER de Grimberghe, est le nom du bienfaiteur émérite qui a doté Middelkerke d'une des plus grandes et des plus nobles institutions philanthropiques de la Belgique.

Il s'agit de l'Asile où les enfants du peuple trouvent à chaque instant le bienfait d'une hygiène en rapport avec les exigences de deux maux terribles qui les dévorent tout vivants : le rachitisme et la scrofule.

Nous avons, en France, des refuges où les jeunes femmes d'ouvriers confient leurs enfants pendant la première éducation maternelle. Nous en avons même un à Berques qui vise le même but que la maison de Middelkerke. Nulle part, nous n'avons une installation aussi claire, aussi gaie, aussi réconfortante pour ces apitoyantes victimes.

Ces maisons-là, l'ouvrier français, qu'on rêve de faire athée, les désigne dans sa langue habituelle, sous un nom charmant et doux. Il les appelle l'hospice des « Jésus », mot qui dit tout : la pitié, la tendresse, la foi, le dévouement silencieux et éclairé qui, jour et nuit, se penchent, attentifs, sur les berceaux de ces déshérités de la nature.

L'hospice de Middelkerke est une œuvre de réparation physique et de compensation morale. Aux pauvres bébés qu'un sang vicié prédispose à toutes les misères d'une décomposition lente et terrible, il verse à flot ces grands biens dont Dieu s'est montré si prodigue et dont, pourtant, les faubourgs sont si pauvres : l'air, la lumière, une saine fraîcheur, l'été ; une chaleur douce, l'hiver.

Sur le sommet de la dune, l'Hospice se dresse, faisant face à la mer. Ses trois ailes ouvertes se replient vers le midi. La construction, toute en bois, est peinte en gris clair comme beaucoup de maisons flamandes. Tous les besoins y sont prévus. Un moulin à eau anime de son mouvement perpétuel le tranquille paysage des sables.

Inutile d'entrer. Devant la façade principale, on a nivelé les monticules, pour faire aux pauvres bébés une belle place, douce comme une moquette où, sous la clarté limpide du matin, ils s'ébattent à l'aise, en humant le brome et l'iode du grand air salin.

Touchant spectacle. Combien sont-ils là ? Mille, quinze cents peut-être, groupés, éparpillés à droite à gauche, réunis en tas, autour des infirmières. Peu ont très mauvaise mine. Leur pâleur de faubourg a disparu sous le hâle fortifiant de la grève. Les plus alertes jouent, courent, crient, tempêtent ; et c'est merveille de voir leurs petites figures flamandes s'épanouir progressivement, blondes de cheveux, brunes de peau, sous de gigantesques chapeaux de hoyat tressés par l'administration.

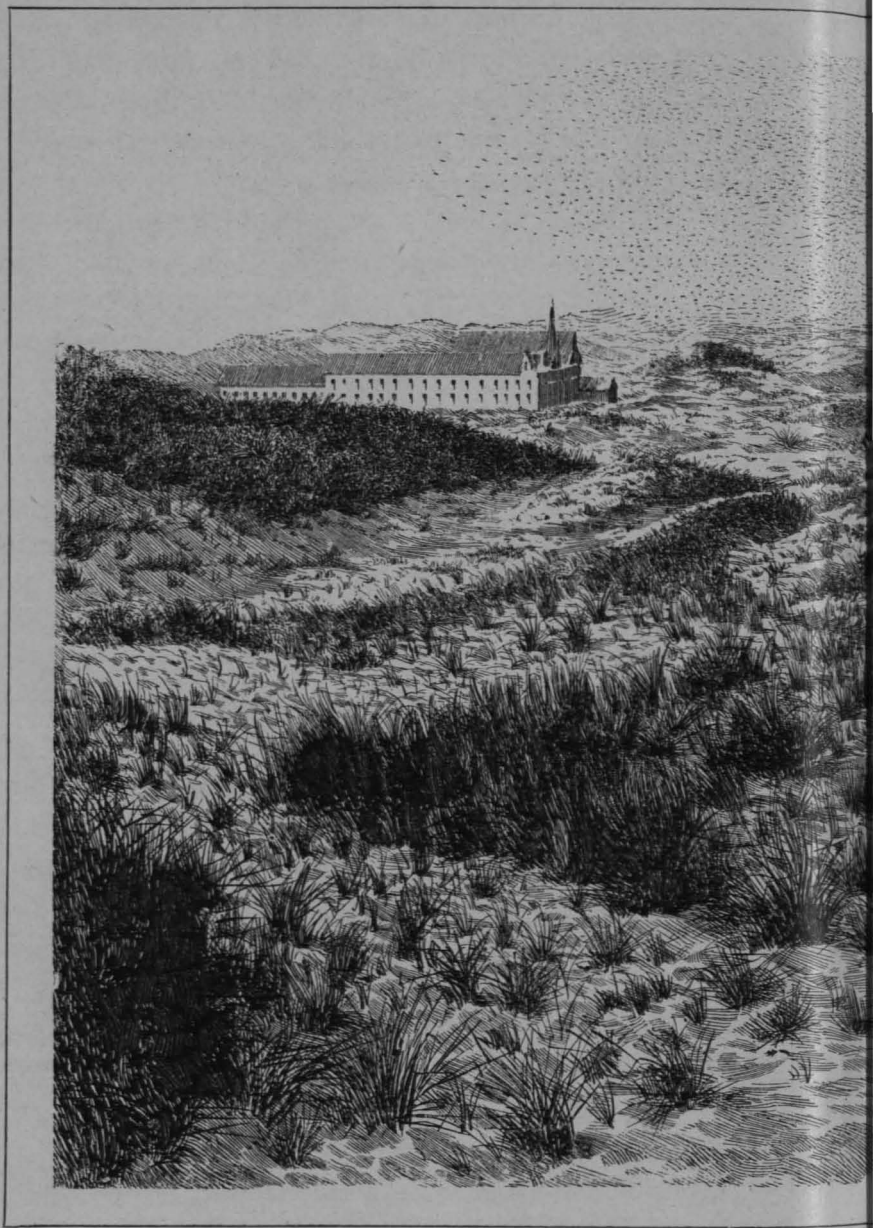
Qu'est-ce donc, à côté des bandes joyeuses et grouillantes, que ces masses immobiles où le regard s'arrête, attendri?... Ce sont les éclopés, les empêchés, les vrais infirmes du jour, ceux sur lesquels le mal sévit, intense, en attendant que les bons diables qui se trémoussent, à dix mètres plus loin, viennent, eux aussi, prendre place à leur tour et s'asseoir, épuisés, près du giron de l'infirmière. Ces silencieux-là, ce sont ceux qui émeuvent. Le mal perce en eux par quelques points. Sur le cou, sur les jambes nues, aux poignets, apparaît la trace d'un linge où le sang décomposé marque un liseré pâle. Et l'on se sent secoué jusqu'aux moelles, lorsqu'on voit ces victimes de trois ans à peine, gaies quand même, cingler l'air de leurs petits fouets de bazar et pousser des cris de cochers aux abois, sur le chariot de quatre planches où les cloue l'impitoyable diathèse paternelle.

Plus loin, sont des groupes moins éprouvés. Les fronts sont couverts de bandeaux. Ils marchent, ils courent ; je les plains moins. Mais ceux qui sont étendus, immobiles, le corps dévié, tordu, que font-ils, traînant leur frêle vie sur un espace de quelques mètres carrés ? Ils jouent aussi, à leur manière. Si le buste est paralysé, les mains s'escriment dans le sable. Ils simulent de petits ingénieurs. A plat ventre, ils creusent des fossés, élèvent des courtines, construisent des mamelons où clapotent leurs petits drapeaux. Et qu'est-ce donc qui relie les deux bords du fossé ? Un pont-levis, sans doute ? Oui, mais prenez garde ! Ne mettez point le pied dessus, vous écraseriez une béquille...

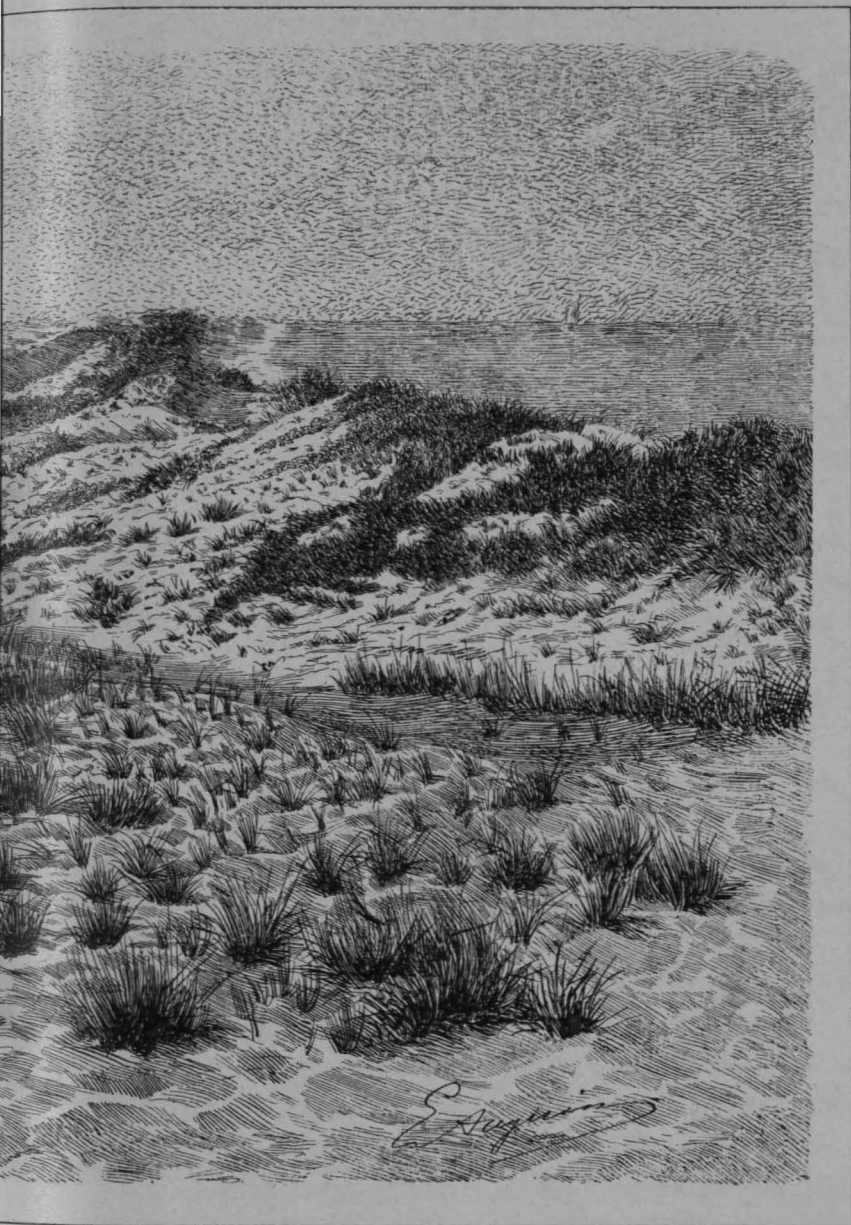
Chauffez-vous donc joyeusement au soleil, pauvres oiseaux frileux et malades ! Jouez ! chantez ! J'emporte de votre cage une angoisse qui fait jaillir les larmes. Je reverrai longtemps, sous le toit gris de votre hospice, vos regards bleus et vos cruelles ankyloses ; je reverrai vos petits lits, l'infirmierie où quelques têtes de cire dorment sur des oreillers blancs ; vos salles, où s'accumulent, pour la récréation des yeux, des vierges nimbées, en chromolithographie, des vases étoilés de pervenches, des portraits d'animaux, des primes de journaux illustrés, des petits paniers où vous serrez vos provisions de coquillages roses. Je reverrai vos grands corridors, vos dortoirs, vos réfectoires, luisants d'une propreté monacale et, sous son auréole de cheveux gris, l'infirmière admirable qui vous lave, qui vous habille, qui vous débarbouille...

Et, chaque fois, quand je me souviendrai de vous, chers infirmes, je songerai aux vieilles histoires d'autrefois, celles où l'on me disait qu'il y avait de grands puits très profonds et très noirs, où l'on jetait, la tête en avant, les tous petits enfants qui n'avaient rien fait pour venir au monde disgraciés et qui naissaient, vaincus d'avance dans la grande lutte pour la vie!...

Puis, nous dirons ensemble : Que le bon Dieu de votre bienfaiteur, Roger de Grimberghe, soit béni !



LES DUNES. — L'AS



LE DE GRIMBERGHE.

AUTOUR D'OSTENDE
LEFFINGHE & REVERSYDE
MARIAKERKE & ALBERTUS

ENCORE deux petits villages perdus au loin : Leffinghe et Reversyde, deux écarts de Mariakerke, qui ne méritent pas une mention. Rien qui y attire plus spécialement un regard, qui mérite un détour de la route tracée.

Mariakerke et Albertus, qu'on peut confondre dans une même excursion, sont, au contraire, très fréquentés des touristes.

Mariakerke, un embryon de plage, il y a dix ans, a déjà aujourd'hui quelque célébrité. L'hôtel principal porte glorieusement le nom de Kursaal et l'inscrit en toutes lettres sur sa façade. C'est une maison hospitalière, où l'on peut aisément vivre en famille, pour peu qu'on ait le goût des petits jeux de sociétés. Le loto, les devinettes, le jeu de patience, les jonchets y sont en honneur. On y étudie le piano de bonne heure, et l'on y danse parfois. Vie plantureuse, saine oisiveté d'esprit, de cœur et de corps; où le même soleil illumine tous les jours, au midi, le même horizon d'innocents légumes, au nord, sur la plage, la même succession de frissons infinis; où l'azur du ciel fut longtemps coupé par un même portique de gymnase, aujourd'hui démoli. L'existence de Mariakerke ne se comprendrait pas sans sa digue qui a succédé aux sables d'antan, sans des facilités de trapèze et sans la proximité d'Ostende. Avec les ressources du tramway, on y vit béat, repu, content; on y trouvait déjà, en 1888, dix anciennes cabines de bain. Il y en a bien vingt aujourd'hui, n'en déplaise aux Guides vieillots qui assurent qu'on s'y baigne encore sans costume.

Les enfants y font du cerceau et des barres parallèles; les

pères s'attablent volontiers sous la vérandah ou sous les tentes extérieures. Les grandes émotions du jour, après le bain, sont les passages du tramway vicinal ou électrique, à l'aller d'abord, puis au retour, qui, chacun, fournissent l'occasion d'escalader deux fois la dune, en enfonçant dans le sable jusqu'à mi-jambe, pour voir « la tête » des nouveaux venus ; de ceux qui vont à Nieuport et surtout de ceux qui en reviennent plus vite qu'ils n'y sont venus.

Aussi bien, Ostende a-t-il fait jadis, m'a-t-on dit, quelques efforts, pour contrarier la création de cette succursale du « Paradis » ; c'est-à-dire du bain à prix réduit. Sur sa droite, Ostende n'a rien à redouter. Le paysage est nul. Point d'hôtels. Sur sa gauche, c'est différent ; la plage est riante. Mariakerke est à un kilomètre du chalet royal, à deux pas des courses et du fort Wellington. Evidemment, il pourrait y avoir là quelque danger, si Mariakerke était une ville de cinq ou six mille âmes, au lieu d'être une bourgade de quelques centaines de feux. Mais Mariakerke-village est à 13 kilomètres de la plage ! Voilà une station balnéaire dont le développement final se fera peut-être longtemps attendre.

Ajoutons qu'il n'y avait, au début, que de rares hôtels ; l'un, le *Kursaal*, dont j'ai parlé ; un autre, l'hôtel *Speranza*, dont j'aime mieux ne rien dire. Les Montaigus et les Capulets n'ont été que des rivaux à l'eau de rose, si on les compare aux ennemis terribles, inexorables, que furent les administrateurs-directeurs de ces deux établissements. Je me souviens qu'une saison, descendu à Mariakerke de bonne heure, je dessinais sur la dune un croquis assez sommaire du pays où figurait l'embryon d'hôtel du *Kursaal*. C'est ce croquis que j'ai reproduit ici. Le propriétaire de l'hôtel *Speranza* s'approcha, me fit observer que la chaise où j'étais assis lui appartenait, me fit lever et me laissa terminer debout, mon album à la main, ce travail commencé, dont je ne pouvais plus changer le point de vue. Je n'aurais jamais soupçonné pareille férocité. Je ne veux pas médire de ce

brave hôtelier, qui défendait ses intérêts à sa manière. Je doute seulement que de tels procédés lui aient valu la clientèle de l'établissement voisin.

Combien, depuis ces débuts modestes, tout s'est-il transformé ! En dix ans, le faubourg a servi de lien entre la ville d'Ostende et le petit pied à terre de Mariakerke. La digue s'est prolongée au delà du Châlet Royal. En vingt-cinq minutes à pied, dix minutes en voiture, les plagistes d'aujourd'hui « réactionnent » sur une belle promenade, toute de briques. Ce n'était plus assez du vicinal ; le tramway électrique vient de faire ses débuts le long de la dune, parallèlement à la chaussée de Nieuport. Les deux tramways rivalisent désormais avec les piétons de la digue neuve et déposent les promeneurs à la porte même du grand « hôtel Quitmann. »

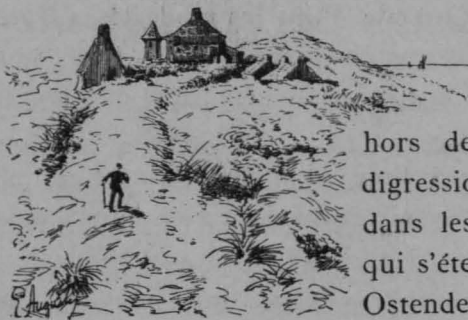
Ce petit palais balnéaire, construit maintenant sur le modèle de ceux d'Ostende, possède 36 chambres et l'hôtel Timmermann, son voisin, en contient cent cinquante. Et voici que d'autres hôtels sont venus se grouper alentour, en face d'une rampe superbe, où s'accourent les touristes le long de la digue, tout comme à Ostende. Pour les modestes, l'*Hôtel Bellevue*, le *Café des Dunes*, et le nouveau *Prince-Albert* sont de spacieuses retraites. Oui, je disais bien : que de progrès en dix ans !

On peut remarquer que l'expansion du luxe est partout sur ce petit coin plein d'avenir. Mais c'est bien autre chose vers la ville !

Que de magnificences dans ces constructions nouvelles qui vont faire d'Ostende la reine des cités balnéaires ! Faut-il mentionner, avant même qu'il soit terminé, cet immense *Ostende Palace Hôtel*, où le directeur, M. Van den Duische réserve *six cent trente-cinq* chambres aux futurs admirateurs des plages belges, les dernières à 27 mètres de hauteur, avec un promenoir tout en galeries ? Mais je m'aperçois que nous allons toucher Ostende ; et, déjà, l'*Hôtel du Littoral*

dresse en face de nous ses gigantesques pavillons surélevés cette année d'un étage. Laissons pour la grande ville toute une partie spéciale de ce livre et bornons-nous, avant d'y rentrer, à jeter encore un coup d'œil sur ses jolis environs.

Comme il faut bien user les heures, mon croquis fait de l'hôtel Quitmann, j'ai été, comme tous les promeneurs, voir la fameuse « chambre d'Albert. » Je ne sais pourquoi, je me sens pris de défiance, à la vue de cette « aubette », qui ne me paraît nullement avoir 300 ans d'âge. Depuis qu'on a installé en Suisse des Compagnies de curiosités historiques, je suis toujours sur mes gardes, chaque fois que je me trouve en présence de documents trop précis et, comme tels, trop facilement apocryphes. Je ne sais pourquoi, cette cabane, visiblement réparée au moins quinze fois pour une, me fait redouter une lourde mystification. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait plus loin un ancien fort qui, en 1601, soutint vaillamment les assauts de l'ennemi. Ce qui n'est pas non plus douteux, c'est que le prince Albert et la princesse Isabelle, avaient là leur centre d'investissement. Sur le reste, il est permis de se montrer plus sceptique.



La maison du Prince ALBERT.

Une heure encore et nous serons à Ostende.

Avant d'entrer, est-il hors de propos de faire une digression de quelques heures dans les plaines incomparables qui s'étendent entre Dixmude et Ostende. Une voiture m'a porté jusqu'à Oudenbourg; puis, entraîné par la fraîcheur et la variété de ces plantureuses cultures, j'ai poussé jusqu'à Ghistelle pour reprendre le chemin de fer. Nulle part le bien être agricole n'est aussi développé que dans ces plaines fécondes. C'est-là qu'on peut voir des cultures modèles. Tout, bétail, maisons, greniers, granges, écuries, porte la marque d'une saine et

puissante prospérité. Tout croît et se multiplie dans des proportions magnifiques sous ce ciel merveilleux qui commence à Bruges et illumine tout le littoral flamand.

Une heure de trajet en chemin de fer sépare Ghistelle de Bruges et Bruges d'Ostende. La route est tracée à travers un pays plat, cultivé avec art, où les céréales poussent à merveille, sans toutefois fournir au cultivateur beaucoup plus que sa consommation. Toute cette région semble une réduction exacte de la campagne ostendaise. On y retrouve chez ses habitants les qualités maîtresses de la race flamande : l'économie, l'aptitude au travail, l'ingénuité, et l'ignorance. Dans les habitations, c'est la propreté traditionnelle, l'ordre, la simplicité. C'est à peine si les cultivateurs y vivent du strict nécessaire. Mais la vie y est modeste, la nature riante, l'hospitalité généreuse ; trois conditions pour y attirer et même pour y retenir la colonie de curieux qui cherche une diversion tranquille au mouvement habituel des fêtes et du travail quotidien. Bien que les villages de Varssenacre, de Jableke et de Plasschendael, échelonnés sur la ligne de Bruges à Ostende, occupent, en y comprenant les territoires qui les séparent, un espace d'à peine 25 kilomètres et que les deux extrémités de cette ligne soient occupées par deux des plus grandes villes de la Belgique, les idées et les mœurs modernes y sont encore pour ainsi dire inconnues.

L'habitude et la tradition familiale, la foi catholique, notamment, y ont des racines profondes.

Déjà, dans le paysage, à mesure qu'on approche d'Ostende, certains indices trahissent le climat maritime.

Un écrivain d'un rare talent, M. Camille Lemonnier, a retracé dans une page d'une couleur vibrante les délicatesses du ciel clair et limpide qui illumine ces champs d'une véritable splendeur. Nous ne résistons pas à la tentation d'extraire de son beau livre sur la Belgique, la citation du passage suivant, qui s'applique à la fois à la ville de Bruges même et aux campagnes flamandes qui l'environnent.

« Les graves et contemplatifs paysagistes hollandais » dit M. Lemonnier, « fixaient d'abord la lumière de leurs ciels, « l'avivant ou la décolorant en vibrations éteintes ou pleines, « comme la clef de l'intime et profonde musique que les « bois et les eaux chantent au bas de leurs horizons. C'est, « d'ailleurs, la douceur de son ciel tout amoitié d'hyalines « pâleurs qui met aux maisons de Bruges cette palpitation « lumineuse, ces tremblantes écharpes de fluides, sous les- « quelles l'œil croit les voir par moment se dissoudre, « comme dans l'oscillation d'un perpétuel brouillard ; au-



Plage de Mariakerke en 1898.

« dessus de la cité, s'arrondit, vers le milieu du jour, une « coupole de vapeurs ; de là, ainsi que d'un prisme, qui se « briserait dans l'espace, pleuvent jusqu'à ses toits les cha- « toyantes illuminations, les azurs lavés et fondus, les bril- « lantes rosées grossies des eaux de la mer prochaine. Aucune « combinaison chimique ne peut donner l'idée du bleu « mourant, soyeux, électrique, lamé de frissons d'argent froid, « qui compose ici la couche mouvante de l'air : semblable à « un velours fané, d'une chaleur dormante et sourde, qu'un « laiteux nuage de gaze estomperait, elle développe une iris « infiniment variée, dont les harmonies se pénètrent et se « marient, avec des éclairs et de molles vibrances assoupies, « telles qu'en leurs reculées noire de perle, en laissent aper- « cevoir les fuyant horizons maritimes ». C'est sur ce fond d'une clarté gaie, qu'apparaissent à de rares intervalles, les

petites maisons propres et rangées qui composent les villages flamands du littoral. Toutes semblables par leurs toits aigus, invariablement couverts de tuiles, par leurs murs peints des couleurs les plus chatoyantes, bleues, vertes, roses, ces agglomérations de petits réduits jettent dans le paysage une note aimable et gaie.

Plus on avance et plus l'approche de la mer se fait sentir. L'inclinaison des arbres, tous parallèlement courbés comme s'ils fuyaient l'océan, témoigne des rafales intenses qui soufflent du côté de la mer et ne cessent d'en raser les som-



Le village de Mariakerke en 1890.

mets. Peu à peu, comme cédant à l'action destructive du vent, les grands troncs disparaissent, la haute végétation devient rare et fait place à une faune beaucoup plus humble. Nous touchons à la dune dont nous parlerons en son lieu et place, mais qui, déjà, se révèle au peintre par ses deux grands caractères, la molle variété de ses lignes et la finesse de ses pâles colorations.

Enfin, surgissent du chemin des chantiers, des canaux, des pavillons et des mâts, de larges bassins : c'est Ostende.



Le nouveau Kursaal de Mariakerke en 1898.

OSTENDE



A SEPT FRANCS L'HEURE

OSTENDE !
La vapeur siffle, les freins grincent, le train s'arrête. Par les portières ouvertes, une envolée de voyageurs s'élance, se coudoie, s'appelle. Tohu-bohu de l'arrivée. Les cochers s'en mêlent ; ceux des omnibus vocifèrent. Prendre un omnibus où j'attendrais un quart d'heure le bon plaisir de mes voisins ! Une victoria vaut mieux. J'interviewe un cocher de bonne mine :

— Cocher ?...

— Où vas-tu, monsieur ?

Il me tutoie ? Je le tutoie ! O Belgique, brave pays d'égalité !

— Mets ma valise à l'hôtel Fontaine et promène-moi. Je veux voir la ville !

— Entendu ! Mais tu faus donner un bon tringeld, sais-tu ?...

— Promène-moi toujours, nous verrons !

Je roule. La voiture est bonne, le cocher docile. J'en use d'abord librement. Ma valise déposée à l'hôtel, j'arrête à chaque pas le véhicule pour mettre pied à terre. Il faut bien faire connaissance avec les navires, les magasins, les édifices, les menus d'hôtels, les affiches, les photographies, les coquillages, que sais-je ? La première impression d'une ville est la plus charmante.

L'heure achevée, je donne deux francs cinquante au cocher, comme à Paris, et me crois quitte.

Point ! j'aurais dû, paraît-il, avertir le cocher que je le prenais à l'heure. C'est le règlement. Faute de l'avoir connu,

je suis joué, roulé, volé. J'ai quitté la voiture sept fois pour descendre sur le trottoir : sept courses, sept francs. Je crie, je me congestionne. Lui, impassible, la main sur son cœur de flamand, me répond dans un patois inintelligible. Je suffoque.

— Cocher ! Votre tarif ?

Remarquez que je ne le tutoie plus. J'arrache de ses mains son barème officiel. Sur le recto immaculé, les prix s'étalent lisiblement, mais en flamand. Je tourne le carton. Malédiction ! Au verso, le même tarif en français a été gratté, déchiré, raturé. C'est un coup monté.

— Cocher, chez le Commissaire de police !

Le brigand ne bouge pas. Il feint de ne pas me comprendre. Tout à l'heure, il me tutoyait en français ; maintenant je suis sûr qu'*in petto*, il m'invective en flamand ; je sens que je deviens violet.

Enfin, il démarre.

Fonctionnaire intègre et placide, M. Tilkens, commissaire de police, lève ses lunettes pour écouter nos deux plaidoiries. Il y répond alternativement dans les deux idiômes. Il conclut à une transaction. Le cocher, à l'amende, rétablira son tarif français ; c'est une concession à ma qualité d'étranger. Mais je paierai 4 fr. 50 ; c'est une concession à sa qualité de flamand.

Tout est bien qui finit bien.

Je paie, je sors et me crois libre. Illusion ! A la porte, le cocher m'arrête et, dans un français parfaitement intelligible :

— Monsieur, c'est encore un franc pour la course chez le commissaire, sais-tu ?

Du coup, je suis démonté. Je lui donne ses vingt sous pour ne pas me livrer sur lui à des voies de fait.

LE PORT VU DE MA FENÊTRE



Appareillage.

edoutant, pour cause, le luxe de la « Digue de mer », j'ai repris ma valise et je suis allé, modestement, m'établir, près du pont, à l'*Hôtel de la Couronne*, quai de l'Empereur.

Moins de confort,

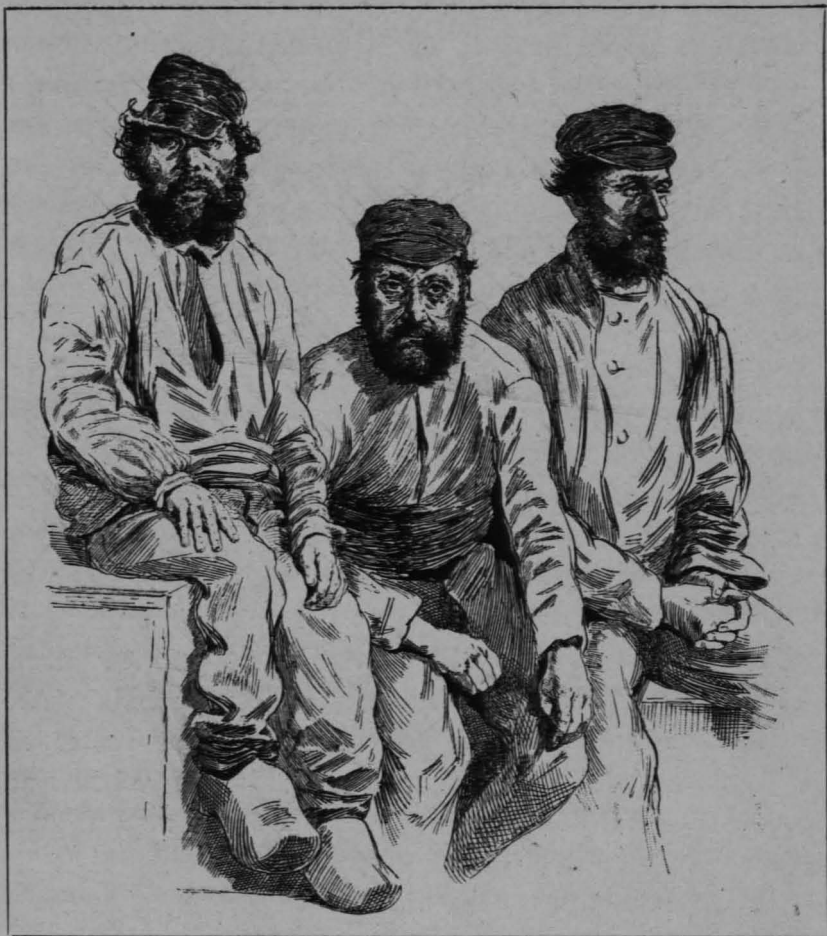
mais plus de gaieté ; surtout, plus d'imprévu par les fenêtres. A cinq heures du matin, le sifflet de la gare ; à six, la cloche des steamers ; à sept, les rauques appels de la sirène ; et, tout le temps, les âcres senteurs de la marée. Pour un Parisien, c'est charmant. Derrière mes rideaux, une lueur rose transparait, très légère, tamisée par les brumes matinales. Un rayon perce ces vapeurs et allume des clartés timides sur le cuivre des poupes. En face, au delà des phares, deux infinis se confondent : celui de la mer et celui du ciel. Trois voiles brunes, noyées dans une nappe d'un gris blond, révèlent la présence de l'homme suspendu dans ce vide troublant. Au delà, c'est l'immobilité, l'horizon sans limite, d'où souffle un vent humide et odorant. L'œil interroge les nuances tendres de ce paysage qui n'en finit pas, baigné dans l'aurore. Tout là-bas, c'est le silence. Ici, tout près, le mouvement, le bruit, la vie intense, le port qui s'éveille...

Un gros steamer de Sunderland est mouillé, près de deux trois-mâts norvégiens, dans le Bassin du Commerce. On en sort des objets disparates : de la houille, du bois, du guano. D'autres bateaux, aux couleurs anglaises, apprêtent leur départ pour la marée haute. J'y vois entrer toute l'arche de Noé : du bétail, des lapins, des pommes de terre, des conserves, du beurre, du lin pour les filatures. Jamais je n'aurais cru qu'un navire pût tenir autant de choses. C'est du fret pour l'Écosse. De la « Minque » à l'autre bout du port, un croisement prodigieux d'allées et de venues chasse toutes les idées noires. Les chaluts séchés pendent aux cordages ; les pavillons clapotent



Bassin des pêcheurs, à Ostende.

aux mâts, dans la buée gaie du matin. Sur les chaloupes, on frotte, on lave, on brosse, on range ; un déluge de seaux d'eau. C'est l'affaire des mousses. Les ouvriers se rendent à leur chantier. Mélange singulier de costumes, de tournures : douaniers, pêcheurs, calfats, déchargeurs de charbon, hommes d'équipe, marins de toutes provenances, vont par bandes de huit ou dix. J'y distingue des Hollandais, des Américains,



CHERMELIN. — ISIDORE. — JOLY; calfats et porteurs du port d'Ostende.

des Anglais, des Norwégiens et même des Belges. Les races du Nord y dominent.

A droite, se trouve le Bassin des Pêcheurs. Deux cents barques, toutes pareilles, s'enchevêtrent les unes dans les autres ; comment feront-elles pour sortir ? Mâts, cordages, vergues, filets, tracent sur le ciel clair un réseau de mailles inextricables, un tissu serré où les palans accrochent en l'air des taches noires, comme de grosses mouches prises dans des toiles d'araignées. Les équipages, pilotes, pêcheurs et mousses, circulent, s'appellent, se groupent et, finalement, jusqu'à l'heure de l'appareillage, louvoyent, d'estaminets en estaminets. Ce sont leurs escales de terre ferme.

Près de la Douane, devisent les chalutiers. Il y en a de tous les points, de la Manche et de la mer du Nord ; il y a ceux de Dunkerque, de Calais et de Boulogne ; ces derniers moins pesants, plus décidés. Près le Bassin du Commerce, ceux d'Ostende, tout à leurs affaires, car c'est jour de grand marché. Enfin, à l'entrée du port, les affinés de Blankenberghe, les grands roux de Heyst, très calmes. Ils ont amarré leurs chaloupes à deux voiles sur les gros pilotis du chenal, entre les deux jetées de bois. Ils attendent, pour retourner, la marée haute et le produit de leur pêche vendue à la Minque. Ce soir, ils en boiront une bonne moitié et leurs femmes auront le reste.

Cette population du bord de la mer remue, s'agite lentement, grouille, jure à pleine gorge, boit à pleins verres, chante à pleins poumons, chacun dans son idiome.

Entre tous, les calfats se distinguent par leur allure farouche. Rude métier que celui de ces rats de cale qui bouchent les trous au lieu d'en faire ! De tous ces vrais sauvages, j'ai dessiné trois des moins goudronnés. Noirs comme des taupes, membrés comme des forains, bons enfants, mais à jeun, seulement. On sent qu'ils ne doivent pas être tendres à l'heure de la grève !

Accoudé, je m'oublie à les regarder passer. Sous des

paniers énormes de houille, leurs torses nus peinent et suent, tandis qu'à côté, au bout de longs bras mécaniques, des trucs soulèvent comme plumes des masses gigantesques. J'entends poser légèrement des caisses énormes au fond des cales, avec un grand ferraillement de chaînes. Peu à peu, les ponts des bateaux se comblent ou se déblaient, suivant qu'on les charge ou qu'on les vide. Les madriers s'entassent, les tonneaux s'alignent, les planches s'empilent, les ballots et les colis s'amoncellent. D'un bout à l'autre du quai, hommes et machines rivalisent. J'éprouve comme un vague vertige, une fatigue réelle, en face de ce transbordement monstre. Devant ma fenêtre, des milliers de bras actionnent des centaines de poulies, de palans, de treuils, de grues, de cabestans, de leviers de tous genres. Ebloui, je reporte avec soulagement mon regard sur l'immuable horizon bleu où déjà, dans la direction d'Anvers, on voit s'écheveler le panache blanc des transatlantiques.

ODEURS DE LA MINQUE

JE reviens de la *Minque*. C'est le nom qu'ici l'on donne à la halle aux poissons. Richepin se complait aux confusions des musiques foraines jouant vingt airs à la fois, dans tous les tons, sur tous les rythmes. Je suis de ceux qui aiment les odeurs superposées de la *Minque*. Celles du poisson — frais, bien entendu — me réjouissent par leur diversité âcre. Les délicats peuvent seuls en apprécier l'arôme.

Voulez-vous une symphonie complète, allant depuis les tons graves de la morue ammoniacale, jusqu'aux effluves aiguës de l'éperlan aux senteurs de violette ? Franchissez seulement le seuil d'un étalage d'Ostende.



Bateau de pêche ostendais.

La *Minque* ne saurait se décrire parce qu'elle est toute entière dans l'insaisissable de ses exhalaisons. L'odeur ne se traduit point par la plume, non plus que le son. Mais elle a, pour les dilettantes de l'odorat, ses caresses et ses fascinations.

Si vous n'êtes sensuel au point, je ne dis pas de reconnaître, mais d'aimer cette sève marine des arrivages qui s'épanouit au grand soleil des ventes publiques, qu'allez-vous chercher dans les ports ? Le désœuvrement, l'hébètement de la foule ? Ils sont partout ; et point n'est besoin, pour les trouver, de faire en train-poste deux ou trois cents kilomètres.

Les vieux amants de la mer pour elle-même ont, seuls, en pénétrant dans ce temple des grandes pêches, certaines joies secrètes que les indifférents ou les profanes ne soupçonneront jamais. J'ai connu des pêcheurs d'eau douce ravis de mordre à même dans le goujon cru, frétilant sur la langue, au bout du doigt. Je n'en suis point. L'eau douce m'écœure ; mais j'aime, je l'avoue, tout ce qui, dans l'arôme du poisson de mer frais, ressuscite les âpres et vivifiants parfums de la vague.

Autant je répugne aux empuantisements des marchés de nos villes, aux relents des marées suspectes et des bourriches équivoques, autant je revis joyeusement aux émanations fortifiantes des *Minques* flamandes. A l'heure où, du ventre des

chaloupes amarrées, dégorgent de gigantesques paniers de soles et de turbots encore palpitants de vie, j'exulte, la gorge dilatée, devant cet amoncellement de chairs fines et blanches ; je reste fasciné par ces écroulements de dos roux et de ventres laiteux bordés de rose, qui portent en eux toutes les vapeurs aiguës, entêtantes, des fonds de l'océan.

Et c'est pourquoi, dans l'inconscient enchantement des *Minques*, je m'en donne à narine que veux-tu.

A Ostende, l'édifice n'est point beau.

C'est comme un temple grec, tout recouvert de tuiles...

Mais quel temple !

Dans ce sanctuaire, véritable succursale du ventre de Paris, on jure, on se heurte, on se bouscule. Les chargements s'entassent sur les camions, se rangent dans les wagons d'un railway qui les roule, entourés de glace, jusqu'à la gare, d'où la vapeur les porte et les distribue à toutes les Capitales de l'Europe.

Au sortir de la *Minque*, j'ai gardé dans les bronches une abondante provision de brome, d'iode et de phosphore. C'est tout simplement exquis. Je me suis délecté à passer de temps en temps sur mes lèvres ma langue imprégnée de sel, pour y retrouver un arrière petit goût de saumure.

Mon linge en est resté parfumé toute une journée. La nuit, j'ai eu, rêve admirable, une éblouissante vision de harengs saurs, luisants et pailletés comme des bronzes japonais.

HUITRE D'OSTENDE



Truffe de la mer, je te salue.

Je sais que tu n'es point née sur la digue d'Ostende, dans ces petits lacs artificiels, où ta pulpe devient friande, où l'homme égoïste ne t'en-graisse que pour te tuer d'un coup de dent.

Arrives-tu d'Islande ou de Portsmouth ? Que les sables de Flandre te soient un lit douillet, hospitalier ! As-tu,

pour échouer sur ces côtes, traversé l'Atlantique, pendue au flanc de quelque épave ? Je m'en réjouis. Le rateau d'un plongeur indien t'a-t-il surprise et détachée du banc où tu t'abritais contre le typhon ? Je bénis son adresse. D'où que tu viennes, sois la bienvenue dans nos parages, larve de pierre vive, timide hermaphrodite qui portes sur ces plages le germe de la fécondité universelle !...

Ta coquille fait frissonner mes lèvres au contact de ta chair grasse. Quand je hume le sel où tu nages, c'est la mer entière que je bois.

Dé tout temps, ~~ta~~ saveur a fait les délices de l'homme. Seuls, les patriarches du temps de Moïse t'ont proscrite de leurs menus. Ceux de nos jours, où, du moins, ceux qui fréquentent les cabarets élégants d'Ostende, ont moins de scrupule et ne s'en trouvent pas plus mal.

O les déjeuners joyeux aux parcs de Hazegras, là-bas, près de la porte de Bruges ! O l'entrain de la promenade, la vue et l'odeur des bassins, l'appareil des tables préparées, le lustre des nappes blanches, le nikel brillant des poivrières, les rayons du Chablis, l'orpiment des citrons triomphants sur les soucoupes ! Rien qu'à votre souvenir, l'appétit s'éveille jusqu'à la fringale...

J'aime à cueillir le fruit sur l'arbre, et l'huître dans son lit, chaque matin, au fond du réservoir où elle baille dans un bain d'eau de mer fraîche et décantée. C'est plaisir de s'aventurer sur le bord de ces viviers étroits. Les senteurs du poisson vif y arrivent, pleines et pures, aux narines. Puis, on a l'émotion de la découverte. Art délicat que de deviner, sous toutes ces petites maisons closes, à peine entr'ouvertes, les victimes les plus friandes ! Plaisir des yeux, plaisir des narines, plaisir de la langue, dont il faut ne jouir que successivement.

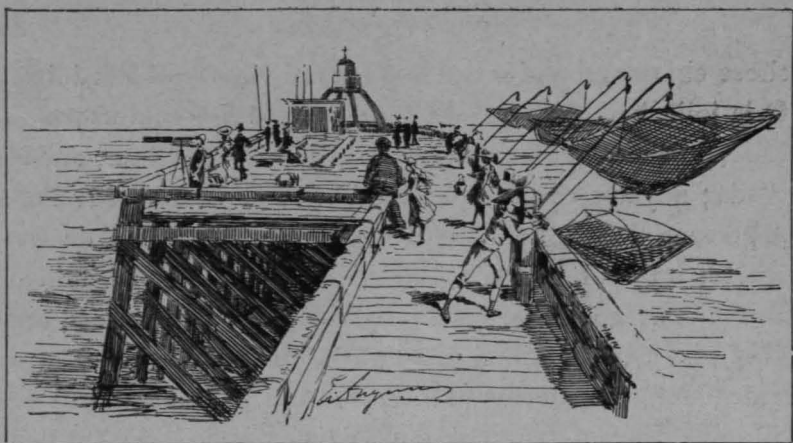
Aussi, le choix fait, arrêtez-vous avant d'ouvrir. Prenez la coquille pour la regarder dessus et dessous. Ne vous contentez point de sentir en gourmet ; admirez en peintre, et voyez la palette étrange qui s'épanouit en cercles, de la charnière aux bords ; la chromatique des lames qui s'étagent, en partant des bruns fauves et des ocres terreux, pour aboutir aux gris les plus subtils ! Demain, mortes et sèches, ces écailles ne diront plus rien ; elles seront muettes. Aujourd'hui, ruisse-lantes d'eau vive, elles portent en elles la poésie des récifs emperlés d'écume. Connaissez-vous un vieux bronze dont la patine égale la lueur d'un rayon de soleil glissant sur le déval-ement d'une bourriche d'huîtres renversées ?

Et maintenant, la bête est choisie, apportée. Saisissez l'écaille. La charnière cède. Le dessus tombe. Voyez la

chose charmante qui se découvre et qui vous reste aux doigts ! O la jolie baignoire de lait et de nacre ! Le mollusque s'y étale, luisant, hyalin, d'un bleu pers, cilié de roux sur les bords ; noyau d'opale cerclé de cornaline. Voilà pour l'œil. A présent, c'est le tour de la dent. Posez un grain de gros poivre, un seul, sur le mollusque. Ajoutez, sur le grain de poivre, une goutte de jus de citron, point deux. Puis, attaquez vivement l'animal par en-dessous. Un petit coup de trident sur le ligament ; l'huître est libre. Ne sentez-vous pas comme un avant-goût salin au palais ?... Voici l'instant de la jouissance subjective... Voyons l'autre !

Repliez adroitement le bord du manteau sur le grain de poivre et, du bout du trident, posez le mollusque sur la langue. Première et exquise sensation de fraîcheur ! D'une morsure, coupez la chair douillette et humez prestement, jusqu'à sa dernière goutte, l'ambrosie de la coquille. Fermez les yeux une minute pour sentir, au palais, toutes les effluves alcalines ; au cerveau, la chaleur du brome et de l'iode. Sitôt la sensation perçue, fondez les arômes multiples dans une gorgée de Chablis. Recueillez-vous ; c'est l'instant divin où se dégage le fumet du coquillage ! Est-ce assez exquis ?...

Une seule huître, comme Perrin Dandin, ce n'est certes pas assez ! Cent douzaines à chaque repas, comme Vitellius, ce serait beaucoup, surtout au prix normal de cinq à huit francs le cent, qui est le cours habituel d'Ostende.



Le Pier d'Ostende.

PÊCHE MIRACULEUSE

TOURNER vingt fois de suite une fatigante manivelle et remonter un filet sans rien prendre, n'est-ce pas aussi passionnant que la roulette ? On est essoufflé, on est en nage, tout fiévreux d'anxiété. A chaque nouvelle tentative, même résultat : néant. C'est vrai. D'ailleurs, neuf fois sur dix, hors de l'eau, les sardines trop petites s'échappent toutes par les mailles du filet. C'est encore vrai. Mais aussi, quelle compensation quand, au bout de la corde, un poids inespéré vous force à redoubler de muscles ! Quelle surprise, quelle palpitation ! On augurait une anguille et l'on retire triomphalement un chausson de lisière, un fonds de casserole ou la carcasse d'un chien mort, enseveli dans un torchon hors d'usage !

Après de pareilles jouissances, je comprend le vieil adage mérovingien : *Inter regalia numerantur piscationum reditus*,

A voir tout ce qu'en une heure on pêche d'inattendu sur l'estacade d'Ostende, on comprendra que cet exercice puisse être, comme la chasse, une véritable passion de Roi.

Dieu me garde donc de dissuader les touristes de cette distraction princière ! D'ailleurs, nulle part mieux qu'à l'estacade,

on ne sent aussi vivement tous les bienfaits de la mer, surtout à marée basse. Nulle part, le souffle du vent n'est aussi large, aussi bienfaisant pour les poumons. Plus de miasmes humains. Plus de sable. Rien que cette impalpable poussière humide, dont le sel imprègne tout l'appareil respiratoire et trempe l'homme comme dans un bain de saumure intérieure !

Puis, quelque chose m'attache à ces grands squelettes de bois qui s'en vont effrontément tracer la route du chenal jusqu'au milieu de l'océan. J'aime cette ossature ironiquement arqueboutée contre les assauts de la tempête. On dirait les vertèbres d'un squalé antédiluvien dénudé par la morsure des vagues. Je m'y sens petit, perdu, posé sur ce promenoir horizontal comme le numérateur infime d'une fraction à laquelle le plancher sert de barre et dont le dénominateur, placé en dessous, est l'Infini, l'abîme. Sur ce plancher, plus forte est la conscience de mon néant, de mon zéro.

LES ENVOYÉES DU « PARADIS » D'OSTENDE

LE souvenir du « Paradis » d'Ostende me met en train d'écrire toutes sortes d'inepties, sans que je sache pourquoi, sans que Saint-Pierre y soit pour rien. Ostende a son enfer, le Kursaal, où l'on se damne, hélas ! à toute heure, en assez bonne compagnie. Ostende a aussi son *Paradis*, situé là-bas, bien loin, tout au bout de la digue, entre l'estacade et le premier brise-lame.

Au théâtre comme au bain de mer, à Paris comme à Ostende, ceux qui s'amuse le mieux sont certainement les favoris du « Paradis », si, comme le prétendent certains philosophes, le bonheur consiste surtout dans l'idée qu'on est heureux.

Dans cette enceinte voisine de l'ancien Phare, le bain ne coûte que 70 centimes au lieu de un franc. Le jour, tous les enfants du Port viennent s'y ébattre sur le sable. C'est la plage des humbles. Les bienheureux du « Paradis » d'Ostende, comme ceux du théâtre, sont les bonnes et petites gens de la ville, les modestes du dehors qui ne viennent là que pour se distraire, pour passer un bon quart d'heure, sans souci de la toilette et du qu'en dira-t-on. Ils n'étudient pas, ne critiquent pas, ne poursuivent pas la petite bête, en un mot, ne posent pas. Ce qu'on appelle le « persil » ne pousse pas au



« Paradis » d'Ostende. On y ôte l'habit qui gêne ; on y déjeûne sans façon, sur le sable, séance tenante, pour peu qu'on en sente l'envie. Croyez-vous que ces bienheureux-là ne s'amuse pas autant que les autres ? Tout au contraire. Je soutiendrais même volontiers qu'ils y trouvent une somme de félicités supérieures à celles de beaucoup d'autres paradis indiens, scandinaves ou mahométans.

Oui, le paradis d'Ostende peut soutenir la comparaison avec tous les paradis connus, même avec celui du Koran affligé de huit cercles, — autant de stages ! — sans compter qu'il doit y avoir furieusement de pots de vins pour des fonctionnaires qui n'en ont jamais pu boire leur vie durant ! Le « Paradis » d'Ostende n'a qu'un seul cercle, qui est un grand carré. On y peut entrer sans formalités, comme un âne dans un moulin. L'empyrée du Prophète contient, dit-on, soixantedix pavillons splendides. Le « Paradis » d'Ostende possède un nombre supérieur de cabines fort bien aménagées. Mahomet accorde la vue de sept cents houris à chacun de

ses privilégiés. Sept cents, c'est beaucoup pour un homme seul, même bienheureux. Et cependant ce nombre est très inférieur à celui des houris visibles tous les jours pour les privilégiés du « Paradis » d'Ostende, même les plus indignes de cette faveur. Enfin, il y a plus; et c'est en ce point, je l'avoue, que le paradis de Mahomet m'inquiète. Le Prophète a eu la faiblesse d'y admettre — le saviez-vous? — le béliet d'Abraham, le chameau d'Elie, la jument Borack, la fourmi et la huppe de Salomon, le chien des Sept-Dormans, et — ce qui est beaucoup plus grave — la baleine de Jonas! Quelle société, mes amis, quelle société! Décidément c'est trop: j'aime l'histoire naturelle, mais pas à ce point. Vive le paradis d'Ostende avec ses houris sans chameaux! Vive la plage d'Ostende avec ses moules, sans baleine! Si l'on s'y gratte quelquefois, les seuls animaux qu'on y trouve ne tiennent que peu de place. Presque pas de cocottes. Quelques puces, et c'est tout; mais des puces très *sélect*. Certains médecins affirment même qu'elles aident à la réaction et que c'est le bon Dieu qui les envoie. Un de mes amis, convaincu de cette mission providentielle, les collectionne, sous prétexte qu'elles portent bonheur. Il les garde dans une cage en papier, sur laquelle est écrit: « Puces-Mascottes d'Ostende », et dessous:

Les envoyés du Paradis

Sont des Mascottes, mes amis.

A TRAVERS LES RUES D'OSTENDE

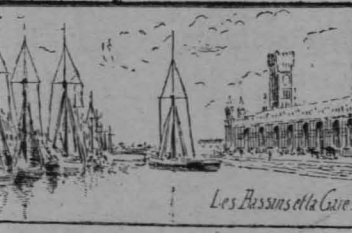
DÉCIDÉMENT, le mieux qu'on puisse faire, à Ostende, c'est de ne pas quitter le bord de la mer, digue ou plage.

J'ai fait vingt fois la visite des rues sans y trouver quoi que ce soit d'admirable. Rien n'y choque. Rien n'y séduit. On a dit que la ville était une pièce en deux actes. Cette expression est impropre. Je la comprendrais mieux si l'on pouvait, dans son damier exaspérant, distinguer une *Ville neuve* et une *Ville vieille*. Mais, point. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y a que deux directions de voies : l'une parallèle, l'autre perpendiculaire au rivage. Rien de plus intéressant.

Et, en vérité, que pourrait-on citer ? L'Hôtel de Ville, sur la place d'Armes ? C'est un monument insignifiant. Il est quadrangulaire et date des premières années du xvii^e siècle. Ce n'est là, sans doute, ni un tort ni un mérite ; mais, en ce qu'il est, il est nul. Il a de grandes salles. J'en félicite les Sociétés de la Ville (et elles sont nombreuses !) qui y donnent leurs soirées de gala. Quoi encore ? Le théâtre ? Une bicoque trop petite pour 500 personnes. L'Église Saint-Pierre et Saint-Paul ? C'est peut-être la seule curiosité qui vaille un quart d'heure d'examen, et encore ! *L'Adoration du St-Sacrement*, par Ph. de Champaigne, de Bruxelles, et la chaire de Gilinius, d'Anvers, méritent qu'on s'y arrête. J'aime moins le monument de la Reine Louise d'Orléans, femme du roi Léopold I^{er} et fille de notre roi Louis-Philippe. La pensée du sculpteur a été meilleure que l'exécution. La feuë reine y est représentée sur son lit de mort, dépouillant les insignes de la royauté : la couronne et le manteau. Un ange lui apporte les emblèmes du bonheur éternel. La Ville



LE KURSAAL D'OSTENDE AVANT 1890. — LES MOULINS. — L'ENTRÉE



Les Bassins et la Gare.



Le Parc

d'Ostende attache sur elle ses regards éplorés; c'est moins une œuvre de grand art qu'un monument d'insigne piété nationale.

Vous pourriez marcher à Ostende toute une journée sans trouver, pour l'artiste, un pignon, une fenêtre, une porte, un détail d'architecture qui sente son histoire locale. Plus rien de Louis XIV! Plus rien de Marie-Thérèse! Partout, la morue, le hareng frais ou salé, les hôtels, les boutiques japonaises de coquillages et de photographies retouchées à l'aquarelle. Le désœuvrement des promeneurs se porte donc, avec raison, vers les parcs joliment dessinés et agréablement fréquentés. Le plus récent porte le nom du Roi Léopold. Il est de goût anglais, égayé par des rivières artificielles où s'ébrouent des cygnes. Le lawn-tennis y bat son plein; l'après-midi, la balle y a plus libre volée que sur la plage. Le flirtage aussi. Mais le sport y est partout vainqueur.

Si vous voulez admirer un peuple heureux de marcher, de nager, de courir, de jouer à la balle, de tirer l'épée, de monter à cheval, allez voir chez eux les Anglais, les Belges ou les Suisses. Ceux-là même ont sur les premiers l'avantage de chanter comme il faut et à première vue des fugues à quatre parties, ce qui serait peut-être plus malaisé à obtenir de sportsmann anglais.

Préférez-vous à l'essoufflement du lawn-tennis les causeries douces, abritées? Quittez le parc Léopold, et traversez toute la cité. Au-delà du port, vous trouverez une miniature de forêt. Les arbres y sont tous penchés vers Bruxelles, en longues files d'allées, le dos au vent de la mer. On dirait des musulmans en prière, inclinés vers le même point, la tête couverte, les bras en l'air.

Pourquoi donc a-t-on changé le nom de ces beaux quinconces? Il y avait là, jadis, de larges fossés toujours pleins d'eau, de grandes futaies ombreuses, des ponts jetés au hasard sur des ruisseaux bordés de hautes herbes et, partout, des oiseaux, des fleurs, des odeurs de cythise. C'était charmant,

et cela s'appelait le *Bois des amoureux*. On s'y sentait en pleine eampagne, en pleine gaieté, en plein amour.

Le dimanche, les bourgeois de la rue des Sœurs et du marché aux Herbes y transportaient leur famille, leur souper, leurs pipes, avec des cartes et de la bière. La fête durait toute l'après-midi et, le soir, on s'attardait dans les futaies où les calfats de Hazegras, convoyant lourdement les pêcheuses de Steene et de Mariakerke, laissaient çà et là, sur les tailles, la trace de leurs larges mains goudronnées. Cela réjouissait les vieux ossements des arquebusiers espagnols enterrés sous la dune depuis deux siècles...

Aujourd'hui, plus rien. Le dimanche, les bourgeois ostendais s'échelonnent sur des chaises, le long de la plage. Les calfats font escale dans les estaminets de la rue des Fèves. Plus de joyeusetés, plus de flagrants délits dans les massifs ! On a tout débaptisé, tout : les courtines silencieuses, les ogives de verdure, les bassins chevelus ! La forêt, devenue pastiche officiel, s'appelle orgueilleusement : le *Bois de Boulogne*. Pourquoi *de Boulogne* ? Sans doute parce que les landaus y font leur poussière et que les employés de brasserie n'osent plus y pêcher à la ligne ? Vandales ! N'avez-vous pas regret d'avoir fait taire les éclats de rire des fraîches flamandes enamourées ? Au diable soient vos coquetteries géographiques ! Que ne redonnez-vous au Bois joli son nom d'antan ? Rendez-lui ses promenades, ses surprises, ses rendez-vous. Faites renaître le fouillis de valérianes et de roses trémières où le libre soleil de Teniers se glissait entre les lèvres impatientes des amants ! N'était-ce donc pas assez de violer les solitudes des grandes dunes par un tramway ? Fallait-il encore que vous prissiez leur ombre aux routes, leurs nids aux grands arbres et l'amour aux buissons en fleurs ?...

OSTENDE-ÉTAPE

DE

LONDRES A CALCUTTA



Le Steamer de Douvres à Ostende.

Les Belges sont, réellement — je crois l'avoir écrit déjà — un peuple très pratique. Avez-vous vu les *London Boat*? Non? Allez les voir. Leur station, c'est la gare maritime de la grande ligne de Londres à Calcutta, *viâ Brin-*

disi. Tout y est calculé pour éviter un retard d'une seconde, pour déjouer les surprises de l'ennemi commun, — le mal de mer.

Est-ce donc une simple traversée de bateau-mouche? Assurément, non. Mais, ce qu'on peut affirmer sans trahir la vérité, c'est qu'on y a le minimum de nausée qu'on peut subir dans ces parages où la Manche semble se venger sur les voyageurs du peu de place que l'Angleterre lui laisse pour passer entre Ostende et Douvres.

Il y aurait une étude à publier sur la physiologie du mal de mer. Je ne l'entreprendrai pas. Tel est mon effroi de ce cruel vertige que je sens des convulsions d'estomac à la pensée d'une traversée, fût-elle d'une heure! L'arrivée d'un paquebot est d'ailleurs d'un comique lamentable. Le *London Boat*

n'échappe point à cette règle. Je suis cependant de ceux qui vont voir, en guise de passe-temps, le retour des excursionnistes d'Ostende à Douvres. Mais j'y vais avec une provision de pitié; j'en reviens toujours navré, le cœur en détresse, répétant cette phrase que je me souviens avoir lue dans Tœpfer : « Heureux ceux qui plantent des choux ! Ils ont un pied à terre et l'autre n'en est pas loin. »



Le Débarcadère de la ligne de Londres à Calcutta.

C'est qu'au premier spasme, tout disparaît. Il n'y a plus ni ciel, ni mer, ni terre; il n'y a plus ni parents ni amis, ni patrie; plus de décorum, plus de pudeur, plus de dignité. Quand la pituite monte avec le roulis, toute la nature s'écroule. Or, je ne sache rien de plus piteux que les sursauts d'une conscience entre deux hoquets; rien de plus déconcertant qu'une âme chrétienne qui barbotte et tournoie au fond d'une cuvette....

Les avez-vous vus parfois aborder après un gros temps, ces

Anglais affalés, gémissants, véritables débris d'eux-mêmes?... A mesure que le steamer approche et qu'on distingue mieux le bistre de leurs joues, on se sent ému d'une immense commisération. On voudrait les prendre tous en bloc et les poser sur le quai, pour abrégér leur agonie. A l'abandon de leurs lèvres, au chavirement de leurs yeux chaque fois que l'estomac vide chatouille la lnette sans résultat, on sent que tout n'est pas fini pour eux. Dès que la cloche d'arrivée sonne, ils se précipitent cependant, dominant la crise aiguë qui martèle leur cerveau. L'amarre est assurée. On débarque. Connaissez-vous spectacle plus pénible que celui de ces éperdus, sans poulx, sans voix, hâves, échevelés, ruisselants, qui, par toutes les issues de l'entrepont, surgissent, emmaillottés dans des plaids à carreaux. comme des cadavres dans leurs suaires? Ils montent, délabrés, les cols relevés, les chapeaux de travers, grelottent, oscillent à travers les agrès, trébuchent dans les malles, s'écroulent le long des échelles pour s'arracher une minute plus tôt au déchirement de la pituite. Est-il plus atroce martyre?

Les voilà débarqués. Bénie soit du moins l'administration intelligente qui les a préservés d'un transbordement et d'un transport pénible dans une gare de chemin de fer éloignée! La station est là, à fleur de quai. Vingt pas à faire. Les wagons sont ouverts en face du bateau. En un quart d'heure, ils sont installés au fond de slesping-cars qui les emportent à toute vapeur à travers l'Europe. C'est vraiment merveilleux et je ne serais pas étonné que, quelque jour, on eût la pensée, comme dans certains trajets d'Amérique, de gagner du temps en faisant monter le train de Douvres tout entier sur la *Princesse Stéphanie* pour le faire continuer sa route, sans même s'arrêter à Ostende. Qui sait si les ingénieurs n'y ont point déjà songé? Mais, n'ai-je pas lu récemment qu'on y songe et que, bientôt, la Manche n'aura plus rien à envier aux grands fleuves américains?



Le Châlet Royal sur la plage d'Ostende.

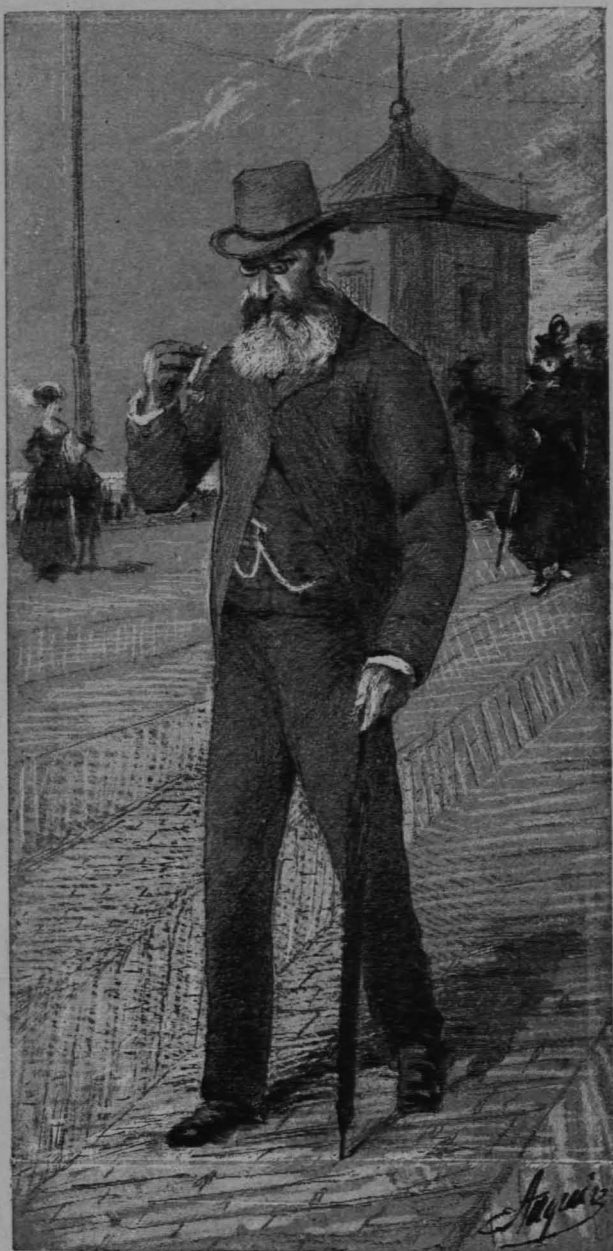
CHALET ROYAL

LE premier palais qu'on rencontre, en venant de Mariakerke, celui qui précède tous les autres, à l'Ouest de la Ville, est celui du Roi (1).

Il est resté longtemps presque isolé, à 500 mètres des grands hôtels. Il va cesser de l'être. En se développant, les maisons sont venues rejoindre le Palais. Un parc aux huitres s'était même installé le long d'une rue qui le borde. S. M. Léopold II, peu soucieux de ce voisinage commercial, à acheté le terrain du parc. Il fait, en ce moment, jeter un pont sur la rue et substitue au réservoir un confortable pavillon pour S. M. la Reine de Belgique.

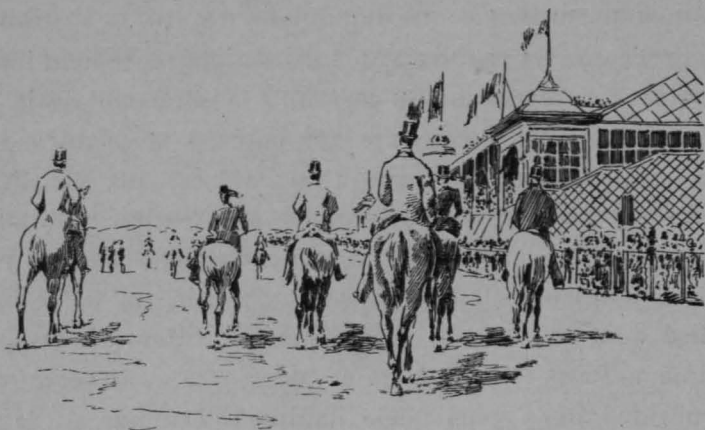
Ces deux chalets domineront la plage ostendaise, entre Mariakerke et le Kursaal, du point le plus haut de la dune où l'on accède par divers escaliers. Construit sur les plans d'ingénieurs anglais, le Châlet Royal accuse la préoccupation qu'ont eue les architectes de donner satisfaction aux exigences d'une vie large, plantureuse, confortable, réglée suivant les conseils de la nature et selon les prescriptions de l'hygiène la mieux entendue.

(1) Le dessin que nous reproduisons (p. 65), s'est inspiré d'une photographie instantanée prise pendant une visite de S. M. le Roi Léopold, à Blankenberghe.



S. M. le Roi Léopold II, en promenade sur la Digue.

Rien de décoratif dans l'aspect extérieur. Tout y est aménagé suivant les préférences et les obligations d'un souverain qui, même dans ce milieu de bruit et de plaisirs, aime garder l'attitude mesurée et calme du pouvoir. Le Roi ne distrait de sa journée que les moments de loisirs rigoureusement indispensables à la réparation du corps et à la santé de l'esprit. Ce temps, Léopold II le consacre aux bains, à la promenade à pied, en bicyclette, en voiture ou en mer, aux solennités nombreuses, aux exercices fréquents des Sociétés militaires ou civiles dont il est le protecteur né et le patron le plus actif. Un dessinateur de beaucoup d'esprit, un belge parisienisé dont les croquis font justement fureur, à Ostende comme à Paris, — j'ai nommé Mars — a représenté sous la rubrique du « plus fidèle habitué d'Ostende », le roi Léopold II en tenue familière de plage, tel qu'on l'aperçoit, coiffé d'un simple chapeau de paille, sur le sable dont il est l'hôte assidu. Aimé des Belges, au milieu desquels il vit, environné d'affection et de respect, Léopold II, entre toutes les figures européennes de souverains, personnifie avec le plus de dignité paternelle la royauté libérale et constitutionnelle, liée par un pacte indissoluble à la Nation. On sait et on sent qu'il aime son peuple et qu'il le protège en donnant le salutaire exemple d'une inébranlable fidélité à la Loi. C'est réellement à lui — je veux dire à sa présence constante dans ses murs — non moins qu'à l'initiative intelligente de ses administrateurs qu'Ostende doit son éclat et sa réputation universelle. C'est dans ce Chalet, relativement modeste, qu'il partage sa vie, entre les loisirs de la villégiature et la direction des affaires de l'Etat. Sa maison est celle d'un sage et d'un prince qui laissera, entre tous, la réputation méritée d'un homme de bien. Elle est grande, pour le répit bien court que lui laissent les affaires publiques. *Magna domus, parva quies.*



La piste des courses d'Ostende.

HEP! HEP! HEP! HURRA!

H^{EP! hep! hep! Hurra!} Aujourd'hui, 15 août, un ciel pur, un soleil doux, grâce à la brise de mer; la température qu'on peut rêver pour une fête hippique.

La piste est à l'extrémité de la ville, contre le fort Wellington, aujourd'hui démantelé. Les tribunes sont adossées à la dune, au-delà du Châlet Royal. L'amoncellement des sables abrite les spectateurs contre le vent de mer. Tout y est rigoureusement prévu, ordonné. Les courses d'Angleterre, celles de Paris, sont les plus mouvementées, les plus solennelles du monde. Celles d'Ostende n'ont point de rivales pour l'éclat, le luxe et l'entrain du public.

Une seule anomalie m'y choque; peu de chose, en somme. C'est qu'on ait conservé au vieil engin de défense qui abrite

aujourd'hui toutes les folies de la galanterie internationale son ancienne physionomie militaire et son nom de « Fort Wellington ». Le frontispice du monument est en désaccord avec sa nouvelle destination.

Terrible adversaire de Junot et de Soult, vainqueur du géant de Waterloo, que vient faire désormais, sur les lèvres complaisantes des belles effeuillées de Bruxelles, ton nom, symbole de résistance désespérée, ce nom qui fait jaillir derrière lui je ne sais quelles lueurs d'acier et dont, nous autres Français, nous n'entendons jamais vibrer les trois syllabes sans nous rappeler avec rage ton cri de bataille contre notre vieille Garde : « Debout, soldats anglais, et visez juste ! »

Dieu de bonté ! Le fort Wellington investi par des book-makers et des belles de jour !

Dilettantisme historique ? Peut-être. Je sais que ce scrupule peut surprendre chez un Français et qu'il serait plus explicable sous la plume d'un major de Wolvich ou d'un quartier-maître de Portsmouth. Il n'importe, je m'habitue difficilement à cet étrange coq à l'âne de noms propres et communs « Ecurie-Wellington, Buvette-Wellington. » Quand l'église change de culte, pourquoi ne pas gratter le nom du Saint ? Ne pouvait-on transférer celui de Wellington à quelque arsenal plus digne ?

N'est-il point étrange que les clous auxquels les jokeys accrochent leurs selles et leurs casaques soient ceux où les artilleurs d'il y a quelque cinquante ans suspendaient leur sabres et leurs gibernes ? Que, sous ces mêmes voûtes, les formidables grondements du canon aient dû céder la place aux détonations du champagne et les énergiques jurons des corps de garde aux grivoiseries des attablements particuliers ?...

Ce n'est là qu'une surprise exprimée au courant de la plume. Autant en emporte le vent !

.

Le signal est donné. Les coureurs dévorent la piste. Les casaques flamboient, bariolées; les cravaches cinglent. Les cous se tendent. Les torses se penchent sous le velum, toute la tribune est debout, tandis que le vent venu du large éploie les blondes chevelures... Hep ! hep ! hep ! Hourra ! Le cheval anglais arrive bon premier.

Le vieux Wellington a bien gagné sa journée.

Vive Wellington ! son nom sera ce soir sur toutes les lèvres....

Et si l'on vous disait, pourtant, belles dégrafées, que Wellington a fait poser dix-sept ans une charmante et jeune anglaise qui tentait de l'épouser?... et qu'il est mort impénitent... et chaste?...

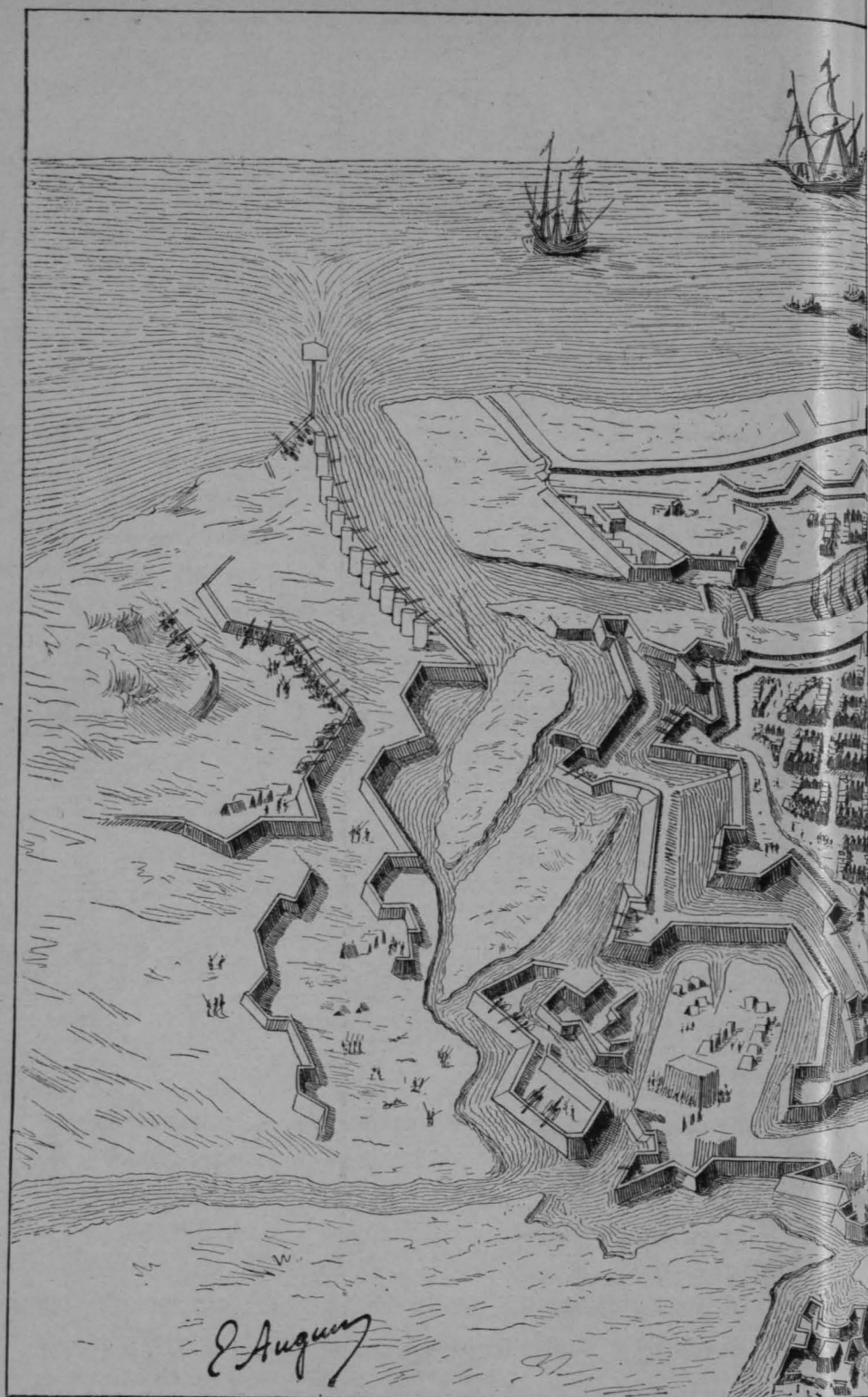
Fi ! le vilain vainqueur ! clamerait en chœur tout l'état-major du Venusberg....

Ironique patron, en effet, pour ces fêtes de haute galanterie !

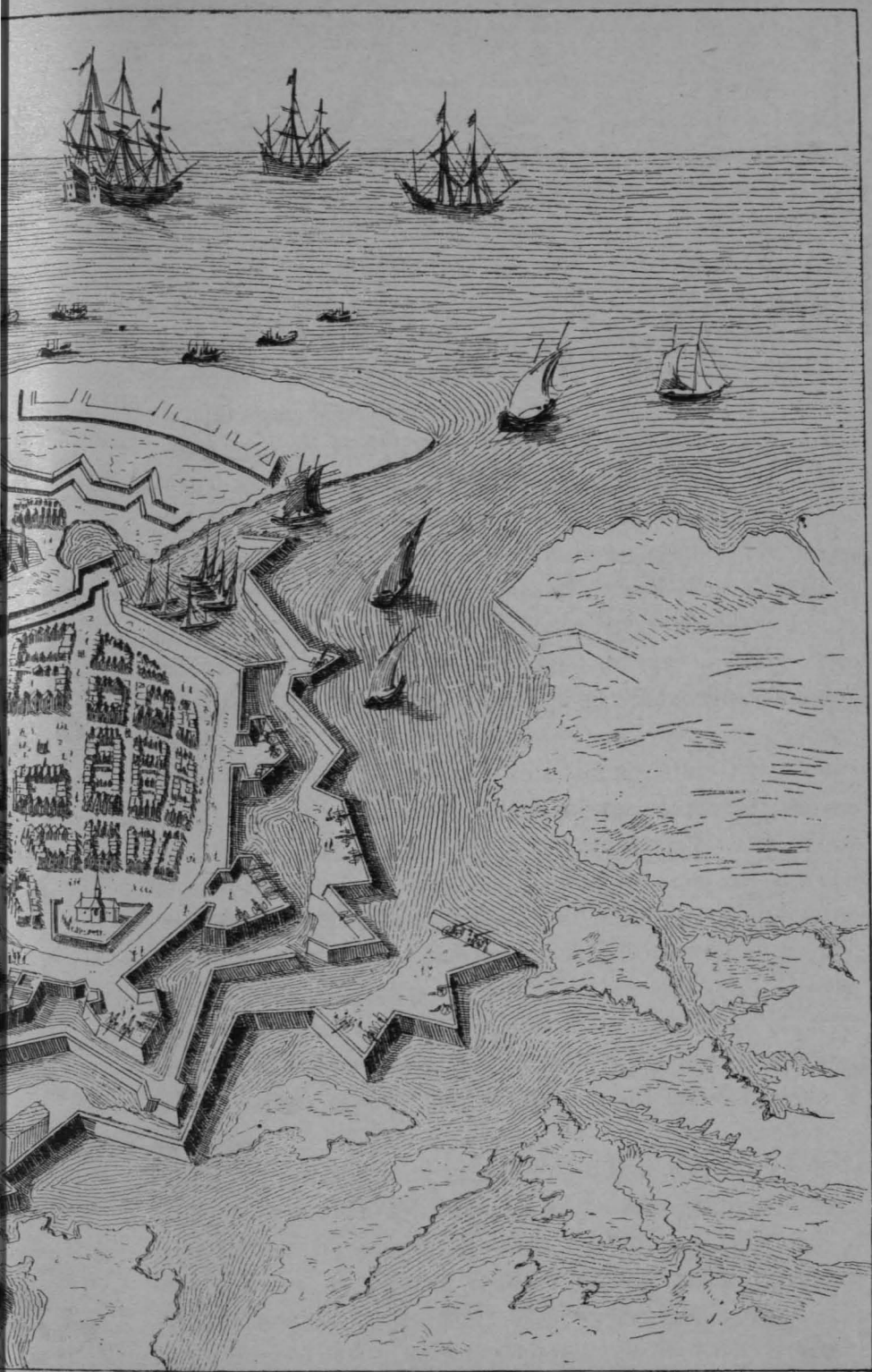
OSTENDE RÉTROSPECTIF

LES Ostendais disent souvent : « Un tel demeure dans le *vieux* quartier » ; ou bien : « Vous trouverez tel objet à la *vieille* Ville ».

J'ai cherché cette « *vieille* Ville » avec la bonne foi du touriste un peu artiste, un peu archéologue. En vérité, je ne l'ai point trouvée. Si elle existe, elle ne renferme rien qui mérite d'être noté. Ses plus anciennes maisons ne remontent point au-delà du xvii^e siècle.



OSTENDE, A VOL D'OISEAU, AU XVI^e SIÈCLE, D'



APRÈS UNE ESTAMPE DU *Theatrum orbis terrarum*.

Comment en serait-il autrement, après tous les cataclysmes dont l'ancienne cité flamande — je parle de celle qui n'existe plus — a été le théâtre? Inondations, sièges, incendies, bombardements, traités désastreux, rien ne lui a été épargné. Son histoire est un martyrologe qu'on ne refait point en cinq minutes.

Ecumeurs de mer et bandits, tels furent longtemps, sans doute, c'est-à-dire jusqu'au ^x^e siècle, les ancêtres des hardis pêcheurs que nous admirons aujourd'hui.

Qui ne se souvient d'avoir lu dans Walter-Scott la description de Wilkind-Flamok, de haute stature et d'une force herculéenne, loyal et probe, courageux et acharné au travail? C'est sous ces traits qu'il nous dépeint, dans la légende *The Betrothed*, cette race d'émigrés flamands fuyant avec terreur la dévastation de leur pays par l'Océan. Les premières digues construites datent du commencement du ^{xiv}^e siècle. A cette même époque, naissait et se développait l'industrie du hareng caqué.

Quelle opiniâtreté et quel courage ne fallut-il pas à ces vaillants colons! Huit inondations successives vinrent, durant la période de deux siècles, réduire à néant leurs plus méritants efforts! Saccagée par les Anglais en 1382, la cité reprend son essor de prospérité au ^{xv}^e siècle. On élargit le port, on le rend accessible aux vaisseaux de haut bord. Ses fortifications, élevées sous le prince d'Orange, ne servent qu'à provoquer les convoitises jalouses des nations voisines. Avec le ^{xvii}^e siècle, s'ouvre l'ère des drames sanglants et glorieux dont ses murs et ses plages maritimes ont été si souvent le théâtre.

Quelle page d'histoire magnifique que le récit de ce siège mémorable soutenu par Maurice de Nassau contre l'archiduc Albert! Que d'incendies allumés, que de sang versé sur ce même rivage où le luxe et les raffinements de l'élégance actuelle ont banni jusqu'aux derniers vestiges de ces luttes historiques! C'est à quelques kilomètres du Kursaal actuel

que l'archiduc Albert, vaincu par les Flamands, jurait la perte d'Ostende et commençait l'investissement fameux où la vieille Ville acquit un renom légendaire. Trois ans de courage, de lutte à outrance, d'opiniâtreté sans défaillance, grâce aux communications gardées avec la mer ! Isabelle, outrée, avait juré, prétend-on, de ne changer de linge qu'une fois maîtresse de la Cité. L'épreuve aurait été assez longue pour que la couleur de la toile « Isabelle » devînt historique. Sans l'intervention d'Ambroise Spinola, la « chemise du siège » eût servi de linceuil à l'entêtée princesse. Le jour où elle put dépouiller cette pourriture, soixante-douze mille Ostendais avaient succombé sous les ruines de la cité saccagée de fond en comble ! Tous les habitants s'étaient réfugiés en Hollande. Si l'histoire de la chemise est suspecte, celle du siège assurément, ne l'est pas.

La ville nouvelle, créée par le vainqueur, ne devait elle-même avoir qu'une existence éphémère. Ensanglanté et détruit une seconde fois pendant les guerres de Louis XIV contre les Pays-Bas, puis reconstruit à nouveau, Ostende, qui avait terrifié les mers sous la direction du capitaine Maëstricht, vit enfin son commerce maritime prendre un développement inattendu, grâce au génie du spéculateur Hallet de la Mer-veille. Le monopole des produits du Bengale devint l'assise solide sur laquelle fut établie la célèbre Compagnie ostendaise des Indes, avec l'autorisation de l'empereur Charles VI. Les injonctions ambitieuses de l'Angleterre rivale imposèrent au souverain la ruine du grand port flamand et l'anéantissement de cette Compagnie.

Les guerres de la France avec Marie-Thérèse ne devaient point l'épargner. Assiégé, pris et rasé encore une fois en 1745, par les armées de Louis XV, Ostende ne retrouva une prospérité réelle que sous le règne de Charles de Lorraine. La proclamation de l'indépendance de l'Amérique, en 1783, porta le coup fatal à son commerce. Tour à tour reconquis par la France en 1792, après Jemmapes, et par l'Autriche en 1793,

redevenu français en 1794, après Fleurus, bombardé par les Anglais en 1798, repris par Napoléon et réuni à la Hollande par les traités de 1814, Ostende ne conquiert son indépendance définitive qu'aux journées de 1830. C'est depuis cette époque que le vieux port, resté belge, a pris une extension régulière.

Ne fût-ce que pour mémoire, les grandes lignes de cette méritante histoire ne pouvaient-elles trouver place entre les notes moins sévères d'un touriste ?

SUR LA DIGUE DE MER

MARSEILLE a sa Cannebière. Ostende a sa « digue de mer ». Digue, plage et Kursaal : tout Ostende est dans ces trois mots.

Sans cet incomparable travail de la digue, que serait Ostende, la reine des cités balnéaires ?

Spacieuse, douce au pied qui la foule, la digue d'Ostende, toute en brique cimentée, contera sans doute de bien curieux romans si toutes ses pierres pouvaient un jour trahir les secrets des jeunes et même ceux des vieux qui, depuis trente ans, se sont accoudés sur son invitante balustrade !

Sous les rayons tièdes du matin, la digue a l'aspect crémeux d'une longue coulée de lave solidifiée, contre laquelle la marée haute vient briser ses lames impuissantes.

L'après-midi, le public *select* d'Ostende ne va point voir la mer, mais s'y laisser voir.

Je me suis assis, quelques heures seulement, et j'ai regardé passer les bateaux, — tout comme les vieillards de Faust — en vidant mon verre.

Mais, quand il ne passait point de bateaux, j'ai considéré curieusement les groupements divers où les nationalités et les classes sociales gardent, jusque dans les moindres habitudes de la vie courante, leurs rangs, leurs places et leurs distances.

Un groupe de *professional beauty* étalait complaisamment ses lignes serpentine. De grandes ombrelles projetaient des ombres tranchées sur de jolis corsages blancs, à gigots boursoufflés.

Une famille allemande, ennemie des promiscuités compromettantes, marchait en détournant la tête de trois jeunes officiers de lanciers belges dont les regards semblaient singulièrement agressifs.

Derrière trois Anglaises automatiques, escortées par des cavaliers de la plus pure *gentry*, marchait une légion de jeunes cadets, en pantalons courts, en vestons surmontés de chapeaux hauts de forme et garnis de grands cols blancs carrés.

Le long du garde fou, les silhouettes de deux inséparables « Gousse d'ail » et « Gousse de vanille », accoudées nonchalamment, découpaient l'horizon. Elles passaient la revue de tout Ostende galant. Des bedonnants, à chapeaux gris et à guêtres claires, dodelinaient de la tête en louvoyant près d'elles et souriaient.

.
.
.
.

A quatre heures, c'est la poussée générale. Du Kursaal à l'hôtel du Phare, la digue n'est plus qu'une fourmillère. La promenade cesse ; l'exposition permanente commence. Les voitures de luxe, les carrosses à grands laquais galonnés affluent à l'hôtel royal Belge, à l'hôtel d'Ostende, au grand hôtel du Littoral, à la villa Nemrod. Sur tout le parcours du Boulevard du Nord, les files de marcheurs, mues par une même impulsion, n'ont qu'une direction : celle de la digue, où l'on s'entasse.

.
.
.
.
A cinq heures, le spectacle devient grandiose, surtout si le temps est clair et si le soleil se couche dans un horizon empourpré. Sous cette lumière chaude et vibrante, j'oublie l'ostentation des hôtels et parfois le goût douteux des villas, dont, comme on l'a dit spirituellement, le faste raconte si haut les vanités et les faiblesses bourgeoises ! A ce moment, je perds la perception complète des individus ; je garde celle, plus confuse, du mouvement qui se dégage des colossales architectures, du cuivre, du bronze, du marbre, du granit, qui s'étalent à profusion. Ebloui par ces entassements de formes où le carmin du soir pose des étincelles roses, je subis l'impression de clartés vives succédant à de larges nappes d'ombre : l'océan, la digue, les palais illuminés, depuis le Phare jusqu'au Kursaal. Dans la pourpre d'un superbe embrasement, il me semble que les détails de ce décor fantastique prennent part à la translation générale de la foule. Un instant, je vois réellement se tordre les chimères au seuil des vestibules ; les cariatides, courbées sous le poids des gigantesques balcons, se relèvent ; les candélabres se dressent, plus fièrement, aux mains des torchères demi-nues. Illusions superbes, qu'un rayon fait naître et qu'un nuage dissipe !... J'aurais voulu m'assoupir, l'œil doucement caressé par le défilé nonchalant des belles filles, des enfants, des marins, des touristes, des officiers, des sociétés chorales enroulées dans la lueur de leurs cuivres...

Impossible : la curiosité me subjugué.

.
.
.

Pendant trois heures, la promenade continue, lente, mesurée ; j'emporte le souvenir d'un rêve doux et chatoyant,



Le matin, sur la digue d'Ostende.

où je voyais, dans une poussière d'or, passer et repasser de lentes silhouettes, masquant par instant les ondulations des dunes, tandis qu'à l'horizon sanglant s'écrasait le disque du soleil traversé par la légère fumée d'un steamer...

LA MER EN ROULOTTE

An ! la jolie chose qu'un bain de mer à Ostende ! Aller en voiture jusque dans la vague ! En véritable voiture, avec un vrai cocher et un vrai cheval ! Foin des roulottes qui vous laissent à cinquante mètres de la lame ! Arrière les plages où il faut barbotter cinq minutes, avant d'avoir de l'eau jusqu'à la cheville !

Certes, à Heyst et à Blankenberghe, la plage est douce et fort peu inclinée. Mais, à Ostende, la voiture épargne aux baigneurs le défilé devant la galerie; et le cheval vous laisse, au premier saut, noyé jusqu'aux hanches ! A la bonne heure !



Comme on va à la mer, à Ostende.

Un étranger survient-il ? Tous les loueurs accourent :

- Un bain, Monsieur ?
- Une douche, Monsieur ?
- Une cabine, Monsieur ?
- Chez moi, Monsieur ?

Il faut s'inscrire et prendre rang. J'obtiens, par faveur, une voiture dont le dos est orné d'un magnifique accent circonflexe en chocolat.

Je veux entrer. — « Attendez ! Il y a quelqu'un », me dit le loueur. « *Ils* vont sortir ».

Le loueur m'offre une chaise. Je m'asseois et attends. Dix, quinze, vingt minutes s'écoulent. La voiture reste close. Je commence à m'exaspérer ferme. Autour de moi, c'est un vacarme infernal d'enfants, de baigneuses, de jeunes femmes.

— « Un peu de patience, sais-tu ! » me dit le loueur en caressant sur ses joues les broussailles de son jaune chiendent.

La patience me manque enfin. Je frappe à coups de poings redoublés sur la cabine récalcitrante, pour réveiller l'endormi qui me fait poser.

Mais le loueur, avec un grand geste mystérieux :

— « Tais-toi, mon fils ! Espère un peu ! » Puis, beaucoup plus bas : « Ce sont deux jeunes mariés. Chut !... Ils ne savent pas sortir encore ! »

Deux jeunes mariés ! Je reste abasourdi, je me tais. Par moments, je crois entendre, à travers la fenêtre de la voiture, comme un bruit d'ailes froissées.

Quand sortiront-ils ?... De plus en plus, je m'enfonce dans ma chaise qui s'enfonce dans le sable. A force d'attendre, j'ai les chevilles à la hauteur des épaules. Les jeunes mariés sont extrêmement silencieux. Que se passe-t-il ?... Le loueur me transperce de clignements d'yeux significatifs. J'y réponds par des airs de fine complicité.

Enfin, un grand bruit m'annonce que le jeune couple est prêt à sortir. Je fais des efforts inouïs pour m'exhumer du sable et voir à temps la confusion des prisonniers volontaires.

Le dernier verrou se tire. Le volet s'ouvre tout grand. Je reste muet, pétrifié, ou plutôt mystifié. Point de couple ! L'occupant qui a exercé ma patience trois quarts d'heure durant, est un Hollandais à lunettes, locataire favorisé d'un maillot rouge, le seul dans lequel « je sache entrer ».

Tranquille, il s'arrête sur le seuil, secoue sur son pouce la cendre d'une longue pipe qu'il a fumée à loisir et jusqu'au culot, dans la cabine.

Pendant qu'il descend les trois marches d'accès et s'en va, piaffant dans le sable, à l'ombre d'une grande ombrelle, j'occupe en ronchonnant la voiture restée vide et saturée de fumée.

Mais, avant de me déshabiller, je me retourne et interroge mon loueur d'un regard indigné qui veut dire : « Eh bien ! Et les jeunes mariés... ? »

Lui, très indifférent, s'approche, tortille les poils roux de sa barbe et, pendant qu'il ferme ma porte, simplement, en souriant : « Les jeunes mariés ?... Plus loin... au n° 15..., Hollandais, excellente pratique... Tu faus jamais déranger la bonne clientèle, sais-tu ! »

ENTRE DEUX VAGUES

EN deux tours de mains, me voilà prêt au plongeon. Comme dans le Petit Chaperon rouge, je tire une bobinette placée à l'intérieur de la cabine. A l'appel d'une chevillette extérieure qui se dresse, un énorme cheval flamand, très ensellé, vient s'accrocher à ma maison roulante. Le conducteur s'installe sur la plateforme et vogue la cabine !...

Je dis *vogue*, car c'est une véritable navigation, sur une mer de sable, avec un roulis provoqué par les creux et les bosses sur lesquels la voiture prend des allures de chaloupe malmenée par un gros temps. Je me cramponne. A cette condition, je puis regarder par la fenêtre et le petit voyage a son cachet.

La cabine se retourne, s'arrête. Je suis arrivé. J'ouvre ma porte. Plus de cocher. Plus de cheval. Rien que la mer toute émue, en face de moi, qui ne le suis pas moins.

L'impression est saisissante. Le ciel apparaît, très clair, encadré dans le chambranle sombre. Entre le seuil et l'horizon, rien qu'une plaine d'eau mouvementée et infinie. Je me sens tout petit; une seconde, j'ai le vertige. Tout le monde l'a un peu, la première fois.

Une... deux... trois... Brrr ! m'y voilà !...

Le saisissement passé, je jouis avec délices de la fraîcheur et de la lame. La mer est nerveuse, les baigneurs sont en gaité. Quel bruit ! Quel tumulte sur l'eau et hors de l'eau ! Eh quoi ? Encore ! L'élégance et la coquetterie, toujours et partout ! Ces deux charmantes passions de la femme ne désarment-elles jamais, même aux bains ? C'est donc une lutte à mort, sans trêve ni merci ?...

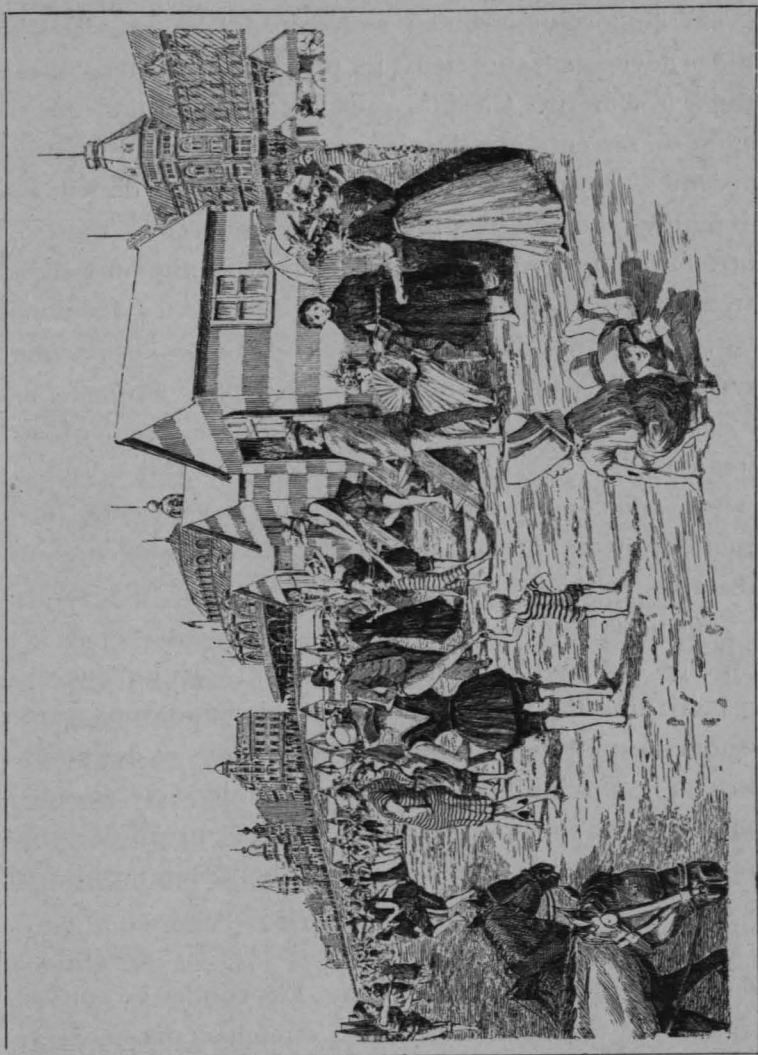
Eh ! mon Dieu, oui ! La mer, celle d'Ostende surtout, c'est la grande diplomate qui expédie en un rien de temps les grandes et les petites affaires des amoureux. Il n'y a point, en Europe, d'agence honnête qui la vaille. Elle est gratuite et discrète. De part et d'autre, on peut tout lui dire, tout lui montrer. Et on lui montre beaucoup, surtout à Ostende ! Quel notaire a jamais fait conclure aussi vite un mariage qu'un joli maillot ?

Aussi quels plongeurs ! Quelles coupes ! Quelles planches ! Quelles exhibitions ! La femme sait toujours ce qu'elle a de mieux. Elle n'a garde, au bain, de l'oublier, et surtout de le laisser oublier aux autres.

Mais, du côté de l'homme, quelles déceptions, quelles déconvenues, quelles faillites, pour ne pas dire quelles banqueroutes frauduleuses !

Pour illustrer dignement un ouvrage sur le monde des bains d'Ostende, il faudrait deux maîtres distants l'un de l'autre de plus d'un siècle : Watteau et Gavarni.

Watteau, le peintre du Nord, pour esquisser le déshabillé galant de toutes ces belles flamandes gaies, florissantes, épanouies, roses et blanches à l'envi ; gouttes de vin sur des boules de neige.



La plage d'Ostende, à l'heure du bain.

Gavarni, pour nous buriner en traits ineffaçables les postiches du luxe, les plâtrages de la corruption, les duperies des yeux reculés par le bistre.

A la mer, loin de tout témoin, sous le coup de la vague et du vent emportant jusqu'au souvenir des choses, les plus timides deviennent audacieux, les plus réservés entreprenants jusqu'à la témérité. C'est là, sous la caresse du flot, que les doigts se serrent, que les langues se délient. Flirtations innocentes, promesses étranges, rêves insensés de jeunesse qui ignore ; complots, projets, sièges en règle, mines et contre mines des coureurs de dots et des virginités aux abois ; marchandages éhontés, transactions inavouables du monde galant ; que reste-t-il, après la saison, de toutes ces intrigues nées, comme Vénus elle-même, de l'écume de la mer, entre deux vagues, et dont le vent du large emporte jusqu'aux dernières traces ?....

Défiez-vous pourtant, prudes aguerries ! Défiez-vous, coquettes novices ! L'onde est perfide. Mettez-vous en garde, célibataires endurcis ! Le soleil d'août a parfois des malices que vous ne soupçonnez guère !

En tous cas, dressez bien vos batteries ! Car, lorsque vous aurez mis une fois le pied dans l'eau, lorsque vous verrez tournoyer autour de vous des fraîcheurs roses et des nuques frisées où l'eau scintille comme des points de sucre au soleil, lorsque la ronde aux bras nus et aux cheveux emperlés d'écume vous entraînera, folle et rieuse, loin du bord, serez-vous bien sûrs de résister au charme irrésistible des Sirènes ?...

La vague ! la vague ! Voici la vague !!!... Cri général ; on se serre plus fort. On se rapproche. Les coudes se croisent, les épaules se touchent, les mains s'étreignent ferme devant l'ennemi !...

Dérision amusante !... La vague, complice sans doute, a roulé, dans une confusion douce, les têtes, les bras, les torses, les jambes et le reste. Les uns après les autres émergent, tout ahuris, de l'écume, avec des airs lamentables, par mor-

ceaux incomplets et délicieusement confus qui se rattrappent où ils peuvent.

Le diable n'y a rien perdu. L'adorable pêle-mêle !

Ah ! les crevettes d'Ostende doivent souvent bien rire!...

CHANSON DE BAIGNEUR

PIEDS nus, un gros pantalon de laine, une ceinture, une chemise flottante, et, lorsqu'il va à la mer, un seau en fer blanc renversé sur la tête, en guise de coiffure. Tel est, à Ostende, l'accoutrement du « Baigneur ».

Si les élégantes ont leurs Néréides officielles, les hommes ont leurs Tritons patentés et numérotés.

Ils ne courent jamais ; ils chantent toujours.

Ils chantent faux, mais ils chantent en flamand. Pour les indigènes, c'est une compensation.

Beaucoup d'entre eux, lorsqu'ils sont à l'eau, croient égayer l'uniformité du bain en rythmant les mouvements par un refrain monotone. C'est une manière de danse du ventre, selon la cadence des reins. Leur voix rude suit alors les inflexions de la mer. Elle s'élève avec le flot et s'abaisse avec lui ; devient plus rapide ou plus lente, suivant les alternatives de la vague qui monte vers la plage ou qui s'en éloigne ; et le corps du client s'associe passivement à ces hauts et à ces bas, pliant les genoux sur les notes graves, sautant à perdre pied, quand le virtuose atteint le *fa*. J'en ai découvert un qui possédait un *la* superbe. Il le réservait pour les

88 MESDAMES LES « PRÉPOSÉES » AUX BAINS D'OSTENDE
instants de grande marée et ne manquait jamais de le



La chanson du Baigneur (Jean-Léon LAURENKE).

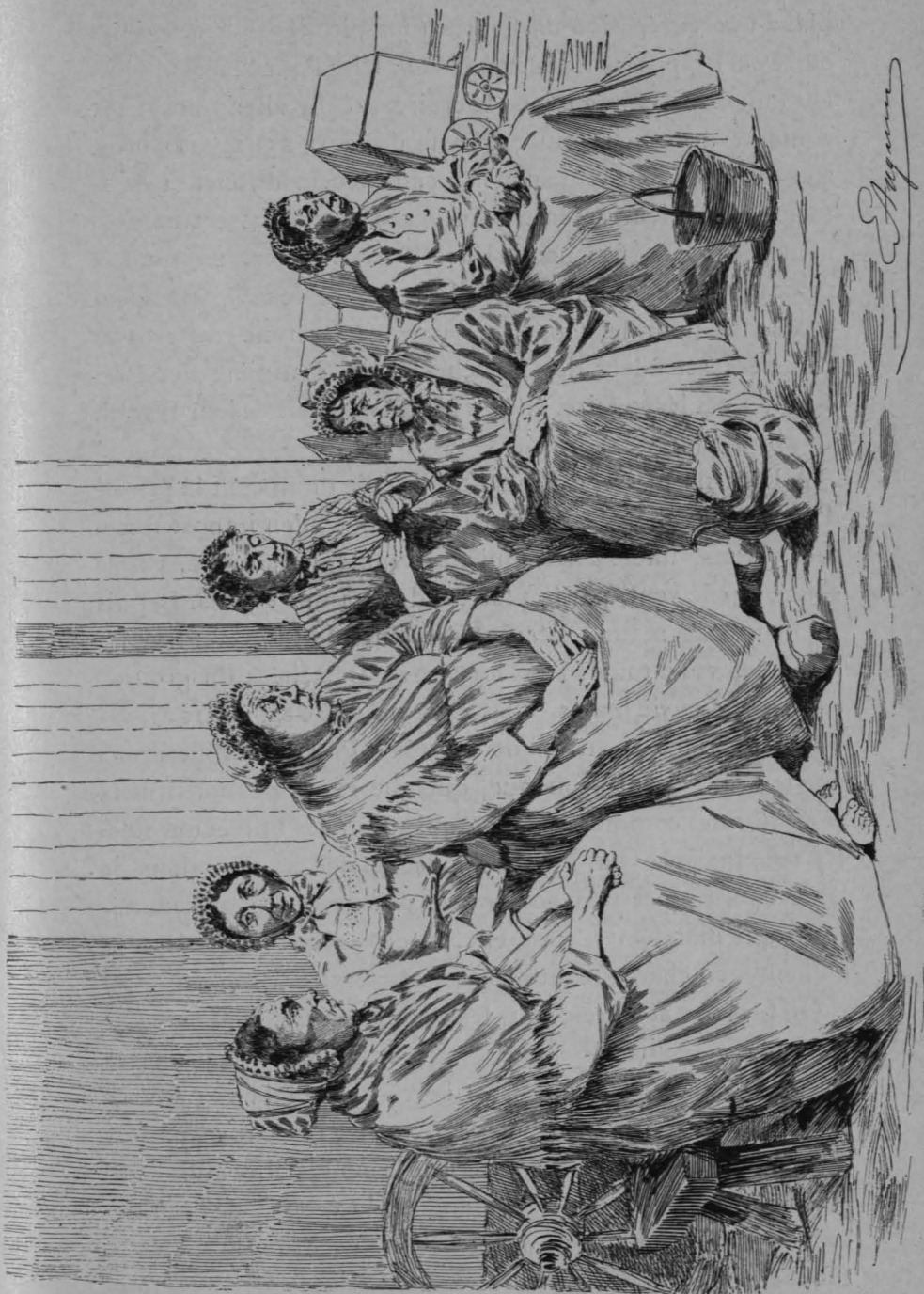
produire, chaque fois que la vague passait par-dessus la tête
de son client.

MESDAMES LES « PRÉPOSÉES »

AUX

BAINS D'OSTENDE

O h ! les bonnes têtes ! mais les braves cœurs !
Moitié femmes, moitié poissons. Combien sont-elles ?
Sept, huit, peut-être dix, au plus. On ferait le tour
des stations d'Europe qu'on ne trouverait pas sur une autre



Mesdames les « Préposées aux Bains d'Ostende ».

plage une agrégation de figures plus pittoresques que celles de ces « Préposées » d'Ostende. Oh ! les bonnes têtes ! Ont-elles un sexe ? J'aime mieux le croire que d'y aller voir. Je me contente de sourire, au contraste de leurs figures ravinées, tranchant brutalement sur les magnificences du ciel et de la mer. Voyez leur sérénité. Autour d'elles, tout est mouvement, jeunesse, fraîcheur. Elles, frissonnantes, en rond et racoquevillées, semblables à des convalescentes, attendent la cliente pour la happer au passage, comme de grosses araignées attendent des mouches. La « Potinière des Préposées » est légendaire. N'était la bienveillance de leur regard, on dirait d'un nid d'orfraies.

A Dieu ne plaise, cependant, que j'aie un instant la pensée d'en rire ! D'abord, leur gravité héroïque m'en impose fortement. Puis, une faction qui dure toute la journée, par le soleil, par le vent, par la pluie, à droit a des égards. Depuis six heures du matin, elles ne désertent pas la grève. Sur un signe, les voilà toutes sous les armes. Détachées du groupe, en deux tours de mains, elles sont prêtes, c'est-à-dire transformées. Sous son attirail de bain, la « Préposée » n'est plus une femme ; c'est un phoque, quelque chose de monstrueux et d'informe, comme une bouée qui aurait des bras et une tête. La reconnaissez-vous ? Cette blouse grise, ces pantalons de laine énormes, ce seau, ce bonnet ciré, cette plaque numérotée qui marchent : c'est elle, la grosse qui tricotait tout à l'heure, en chantant sur son banc de service....

Oh ! les bonnes têtes, mais les braves cœurs !

Femmes apeurées, enfants, infirmes, confiez-vous à ces providences aguerries qui vous berceront sur la vague avec des précautions de grand'mères ! A terre, revêche et parfois bourruées, elles deviennent, en face de la lame, polies et douces, presque tendres, en dépit de la houle, du vent et de l'écume. Laissez-vous donner la douche. Vli ! à droite ! Vlan ! à gauche ! Flic ! sur l'estomac ! Flac ! de l'autre côté ! Sentez-vous maintenant la chaleur ? En vérité, est-ce que cela ne vaut

pas une petite pièce de dix sous pour cette bonne Thérèse qui a « fait avec le seau » ?



Thérèse DESPRETS, préposée.

Et, maintenant, voici le tour de la serviette de friction. Tête, poitrine, dos et le reste, tout y passe.

« Voyez par ci ! voyez par là ! ».

— « Allons Madame. Tu faus pas être gênaie comme ça ; z'en aie vu ben d'autres, sais-tu ! »

Le bain fini, elles se sauvent, grelottantes, s'habillent en un clin d'œil et retournent se mêler au groupe des inocupées, sur le banc nu, les pieds dans le sable, le dos au soleil, quand il donne. Une grosse cafetière enveloppée d'un châle est là qui les attend. La tasse vidée, elles reprennent, toutes ragaillardies, le

tricot interrompu. Parfois, un unisson de contralti se mêle au clapotement de la vague. C'est la mélodie de ces dames ; une vieille chanson de pays, qui trompe leurs loisirs en attendant hélas ! la bronchite, et la congestion pulmonaire.

Pas jolies, jolies ! Mais les braves cœurs !

BAIGNEURS DU ROI

Il y a quelques années — six ou sept peut-être, pas davantage — devant un chalet blanc, près des sauveteurs, s'enlisait dans le sable une chaise roulante. Un homme,



Michel LEONTIERS, ancien baigneur du Roi (en retraite),

ou plutôt ce qui reste d'un homme y était assis, emmaillotté dans des couvertures, garanti contre les intempéries du soleil et de la pluie par un énorme parasol. Ce débris paralysé, s'appelait Michel Leontiers. Tous les Ostendais le saluaient

avec bienveillance. Sa poitrine était couverte de décorations. Sous sa peau, gonflée comme celle d'un noyé, ne circulait plus qu'un sang anémié par la goutte. A peine gardait-il la force de gémir un « merci » résigné, lorsque, dans sa main en



BEKAARS, ancien baigneur du Roi (en retraite).

écharpe, tombaient quelques pièces blanches. Cette vaillante victime avait, pendant vingt ans, conduit à la mer les pères des enfants qui se roulaient à ses pieds, dans le sable. Pendant vingt ans, il avait porté fièrement le titre de « Baigneur du Roi. » Vit-il encore ? on m'a récemment affirmé qu'il traîne ses derniers accès de rhumatisme à l'hôpital.

Marin et ostendais, il l'est, des pieds à la tête. Son corps est inanimé, mais son âme est vivante. Elle flotte éperdue dans le cercle étroit de ses souvenirs. La maison où il est né, la chaloupe où il a pêché, la plage où il a tant de fois risqué sa vie, le cimetière où il ira dormir et la mer enfin, sa confidente,

sa compagne, sa nourrice et son bourreau; la mer, associée à ses joies passées et cauchemar de ses nuits: voilà son horizon d'aujourd'hui. Qui peut dire où vont ses regrets, lorsqu'inerte et à demi-mort, il suit du regard une voile blanche perdue dans la brume, un corps gracieux de femme abandonnée entre les bras d'un baigneur alerte et vigoureux ?...

Je le reproduis ici, parce que tout habitué de ces plages, ostendais ou étranger, a connu sa figure. Je l'ai vu, combien de fois! enfoui dans sa petite voiture, attacher des regards attristés sur un autre grand et solide gaillard, également connu, nommé Bekaars. Celui-ci fut son successeur; il ne l'est déjà plus. Bekaars était un athlète, à la barbe broussailleuse, au torse puissant, non moins décoré que Michel Léontiers. Lorsque Sa Majesté Léopold II prenait son bain et qu'aux lieu et place de Michel paralysé, Bekaars l'assistait, empressé, vif, alerte, sur le qui-vive, prêt à plonger pour secourir, à donner sa vie pour sauver celle du Roi si elle était en péril, le visage du malheureux impotent exprimait une tristesse profonde. Un jour, ce sentiment me parut plus vif. J'eus compassion. Je m'approchai de Léontiers, je l'abordai en l'appelant par son nom. Je ne me contentai pas de glisser une pièce dans sa main inerte; je lui dis de reconfortantes paroles. J'évoquai le souvenir de quelques-uns de ses traits d'héroïsme bien connus. Son œil alors se ranima, puis s'éteignit dans une vague contemplation... Il ne regardait plus Bekaars. Il me sembla que la pensée du paralytique avait pris son essor et sommeillait avec quiétude, comme ces mouettes éperdues que l'on voit, après l'orage, planer encore dans l'espace et se poser, toutes blanches, sur la pointe des flots noirs.

Et, du bonheur d'une minute, que j'avais peut-être rendu à ce pauvre homme, je me suis réjoui toute la journée.

Aujourd'hui, Bekaars lui-même a quitté la plage; la terrible diathèse le tient. L'hôpital est sa maison. Les étrangers ne se

montrent plus aucun « Baigneur du Roi ». Celui-ci par prudence d'âge, a renoncé à l'hygiène des bains.

Où vont, maintenant, les pensées des deux rivaux retraités?

DU HAUT DU PHARE

Il est neuf heures du matin.

Les dunes sont claires à perte de vue.

Hier, la mer était en pleine tempête ; notre dessin n'en donne qu'une faible idée. Aujourd'hui, elle est superbe. Pas un souffle de vent. Le ciel est limpide jusqu'à l'horizon.

Je ne sais qu'elle idée m'a pris de monter jusqu'au haut du nouveau phare pour embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble des plages flamandes.

J'ai donc longé toute la digue, passé devant l'ancien Phare, traversé le port et sonné à la porte de la grande lampe qui, la nuit, éclaire les environs d'Ostende.

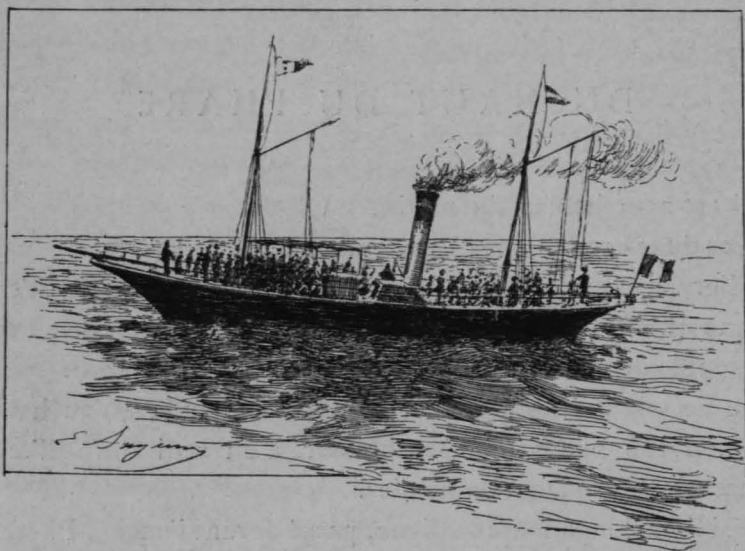
Deux cent quatre-vingt sept marches : un apéritif sérieux avant le bain. Au surplus, le nouveau phare d'Ostende est intéressant, bien que moderne.

Avec l'aide d'une carte côtière, un regard sur ces parages de sable, de Dunkerque à Flessingue, donne une suffisante idée du rôle que jouent, pour les marins, ces sentinelles, fixes ou flottantes, dont les feux variés et les éclipses tracent nettement la route des ports.

La côte belge est, de toute l'Europe, la plus perfide. En Angleterre, un seul phare dessert dix-sept kilomètres de côte ; en France, treize ; en Belgique, cinq seulement. Mesurez par là le danger dans chaque pays.

Le phare d'Ostende est le plus élevé du royaume. Il a cinquante-sept mètres de hauteur, sept mètres de diamètre à la base et six au sommet. Jusqu'à vingt-sept mille marins, son feu fixe, génie tutélaire, veille sur le salut des navires.

Comme dans le fameux phare de Cordouan, une chambre d'observation est ménagée au premier étage pour le Roi. Je ne songe point à m'en étonner.

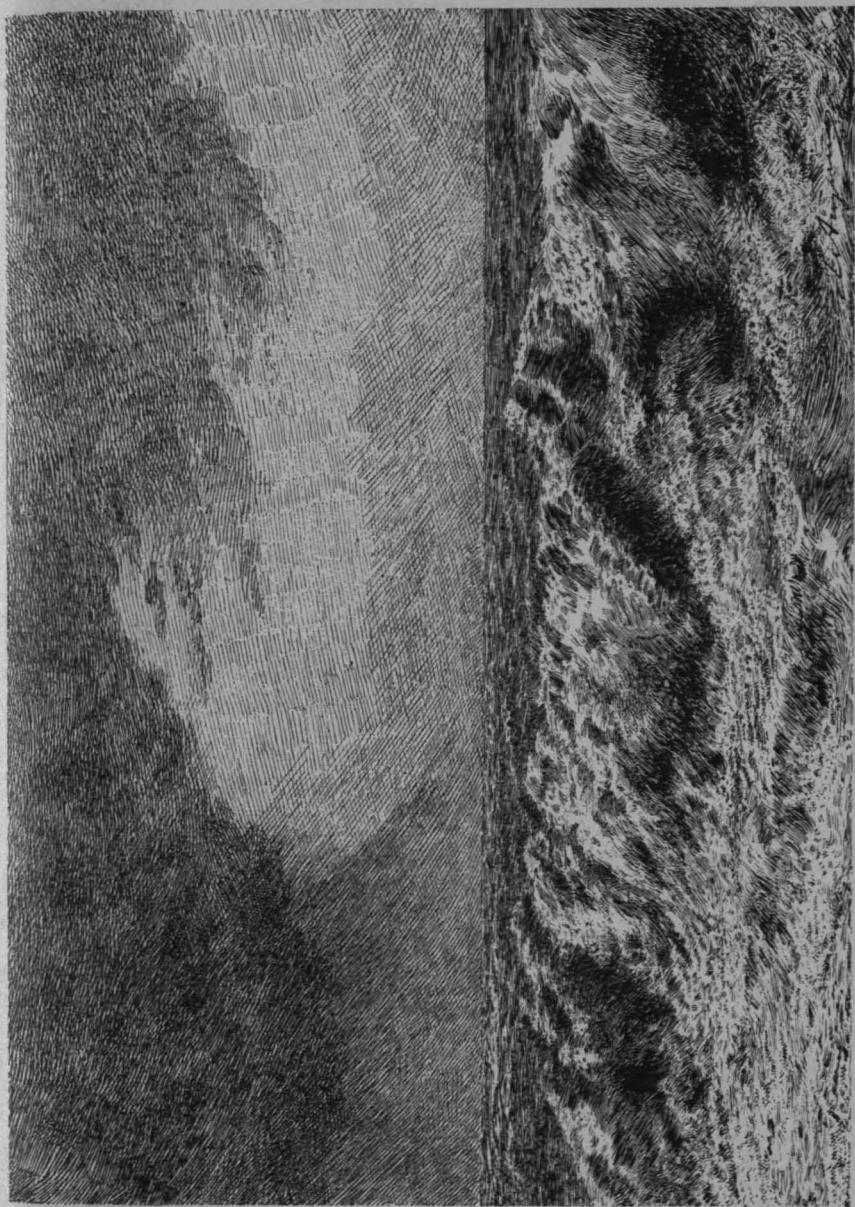


Le bateau d'Ostende à Blankenberghe.

Après certaines heures d'énervement politique, dans l'engourdissement des sens et du cerveau, il me semble que le spectacle d'une mer calme doit fournir à un Roi l'illusion d'un repos bienfaisant.

Lorsque S. M. Léopold II, qui n'est ni un contemplatif ni un poète, s'enferme dans la petite chambre du phare d'Ostende, qui sait quelles méditations graves s'imposent à sa pensée?... N'est-ce pas un cadre merveilleux pour les grands desseins et les vastes projets que cette sorte d'oratoire civique, suspendu sur le sommet d'une tour inébranlable, au milieu de la tempête?

Dans les siècles de foi profonde — il y a longtemps, bien longtemps de cela — au-dessus de la chambre royale, les



Une tempête, en vue du phare d'Ostende.

architectes des phares réservaient une chapelle à la Vierge. Cordouan montre encore son oratoire, supérieur d'un étage à la chambre de travail du prince.

La chapelle d'Ostende a disparu. Sa place est occupée par un atelier où la chaleur des lampes a fait fondre des cheminées de cristal.

Au-dessus, tournoie un escalier rapide. A chaque repos, une ouverture découpe, dans le noir du mur, tantôt un carré de ciel bleu, tantôt une frange d'écume poudroyant à l'horizon ; ici, l'ondulation des sables ; là, le panache blanc d'un tramway. Impressions hélicoïdales.

Encore un effort : voici la chambre de service. O discipline des marins ! O propreté nitide des Belges ! Vieille Flandre, pays béni, où le bois triomphe, où le cuivre est roi ! Tout ici resplendit ; le métal étincelle dans les coins. Dans ce réduit flamboyant, le gardien veille, la nuit, sans relâche. Derrière son vitrage et les gros murs maçonnés de la tour, est-il du moins bien en sûreté ? A peine ! Tels sont les ébranlements des grandes marées que, parfois, la tour oscille au point de renverser l'huile emmagasinée dans les lampes.

Montons encore. La vis de l'escalier s'éclaire. C'est la plateforme extérieure, la base de la lanterne. Une merveille de perspective. De sa balustrade, un seul coup d'œil embrasse toute la géographie des belles côtes flamandes et de la ville entière.

En bas, l'échiquier d'Ostende ; ses rues alignées, rectangulaires, son port bruyant, ses bassins encombrés, l'Hôtel de Ville placide, la Minque grouillante et, tout à côté, les barques de pêche serrées le long du quai, comme des oiseaux frileux ; la digue où le Kursaal étale, les jambes en l'air, son gros ventre d'hippopotame. Plus loin, le chalet royal et les cabines de bains polychromées, vraie boîte de jouets de Nuremberg renversés sur le sable.

A l'Est, derrière les polders, les clochers hardis de Bruges. A droite et à gauche, de Blankenberghe à Furnes, les tram-

ways noyés dans leur vapeur blanche; puis, derrière les crêtes chevelues, à perte de vue, la dune moutonnante, déployée en gai tapis. Sa faune luxuriante, tour à tour grise rose, verte, violacée, diapre de notes furtives et claires les ravins et les blancs éboulis de sable. Cà et là, tout au loin, entre deux ondulations, au pied d'un lourd clocher carré, les toits rouges, rangés à la file, donnent l'impression de grands bœufs roux assoupis à côté du berger debout, qui veille. Autant de villages, autant de genèses balnéaires à étudier, quelques-unes déjà très avancées: Mariakerke, Westende, Lombartzyde, Nieuport; et, de l'autre côté: Breedene, Clemskerke, Vlissinghem, Wenduyne, Blankenberghe, Heyst, Knocke...

Au nord et au midi, deux mers: l'une, la véritable, surface immense et vivante, tour à tour glauque et rousse, noyée dans les embruns d'un ciel matinal. L'autre, la mer de sable, également immense, mais immobile et morte, continuant la première dont elle a gardé les molles empreintes et les confuses inflexions. De ce côté, ni falaises, ni rochers; le sable, toujours le sable, à perte de vue, sans autre interruption que les estuaires des ports, depuis la Panne jusqu'aux premières maisons de Hollande...

Un dernier pas. Nous sommes au sommet de la tour, au centre de la lanterne. Dans ce pavillon, il faut forcément, ne fût-ce qu'une minute, oublier le grand panorama des dunes, l'océan, les tours de Bruges, les flocons neigeux du tramway. Il faut s'abandonner tout entier aux étonnements sévères de la science. La cage a trois mètres cinquante de diamètre; les glaces un centimètre d'épaisseur. Un solide grillage extérieur les protège. Précaution nécessaire. Un appareil identique fut brisé, une nuit de tempête, par les assauts des canards sauvages et des bernaches. Cinq panneaux de lentilles à échelons laissent jaillir la lumière à vingt-sept mille en mer. Au centre est la lampe, dont la flamme aveuglante, alimentée par quatre mèches concentriques mesure treize centimètres de largeur

et vingt de hauteur. Consommation : près d'un kilogramme d'huile par heure. Sur le piston, un poids de 60 kilos assure le niveau de l'huile.

Il faut donner un dernier coup d'œil sur le monstre. En haut comme en bas, tous ces appareils métalliques flamboient, à la grande clarté du soleil. On sort émerveillé, ébloui, fasciné. Au dernier degré de l'escalier, le gardien ouvre un grand registre, et y montre la signature des principaux souverains de l'Europe. C'est une invitation polie. Je résiste. Français, je vois se dresser devant moi l'ombre de Perrichon.

« Tant pis, sais-tu ! » me dit flegmatiquement le préposé qui ferme le volume et ouvre la main.

Pour la première fois, je songe à regarder ce brave homme. Figure étrange. Tête d'oiseau de mer barbu, bien approprié à la cage. En lui, je ne sais quoi de triste, de mystérieux et de passionné me déroute. Quelque chose me dit que ce vieux solitaire vaut mieux que ses apparences. Nous nous retrouverons un de ces jours : j'en aurai le cœur net.

GUETTEUR DE PHARE

J'ai revu mon vieux solitaire.

Les gardiens des phares, étonnants stylites, me rappellent les mystiques qui, jusqu'au xii^e siècle, cherchaient, au sommet d'une colonne inaccessible, un refuge contre les tempêtes de la vie. Celui d'Ostende est-il toujours le même, aujourd'hui, que lorsque j'ai écrit ces lignes ? C'est peu probable !.... Qui sait ?....

Des deux phares qui se dressent à l'entrée du chenal d'Ostende, un seul s'allume le soir. L'autre, inutile, fut mis à la retraite. Le vieux port militaire prit, ce jour-là, l'aspect

d'un invalide qui, de ses deux yeux, n'aurait gardé qu'un de bon.

Celui-là, du moins, fait vaillamment son office. Tous les soirs, sa prunelle étincelante signale aux pilotes les innombrables bancs de sables entre lesquels est noyé le chemin du port.

Après la visite en détail du monument, je suis, à loisir, retourné près du veilleur, dont dépendent les destinées de milliers d'êtres perdus sur l'Océan. En y songeant, je demeure épouvanté de la responsabilité qui pèse sur cet homme, et je me demande ce qui surviendrait si, quelque nuit de tempête, la garde d'un phare devenait subitement exposée aux fureurs d'un aliéné, d'un alcoolique, d'un nihiliste convaincu. Une minute d'inattention ou d'intention criminelle, simplement de faiblesse, c'est l'enlèvement fatal des attendus, des émigrants, des voyageurs, des marins, tous impatients de toucher la terre ferme après une longue traversée...

Cette première impression d'effroi passée, je suis envahi par un retour logique d'admiration pour ce fonctionnaire inconnu, si modeste, si simple, rivé par le devoir à sa prison volontaire.

Obscur soldat, il veille, comme un prêtre ancien, sur le dépôt du feu sacré. Il suffoque dans l'espace de six mètres carrés, immobile, silencieux, cristallisé, morne ainsi qu'un sphinx, la prunelle perdue dans l'infini dont il a la surveillance. Quelle énigme assombrit donc cette vie ? N'est-ce point Daudet qui eut, un jour d'idées noires, la fantaisie d'aller six semaines s'enfermer dans un phare de Marseille ? Bizarrerie de poète et de philosophe.

Je garde donc mon admiration sincère à ces infatigables sentinelles dont le regard fouille incessamment les ténèbres, dont l'oreille scrute le vent, craignant, à toute minute, de découvrir ou d'entendre les appels de navires dématés et tordus par la tempête, comme des mourants en agonie...

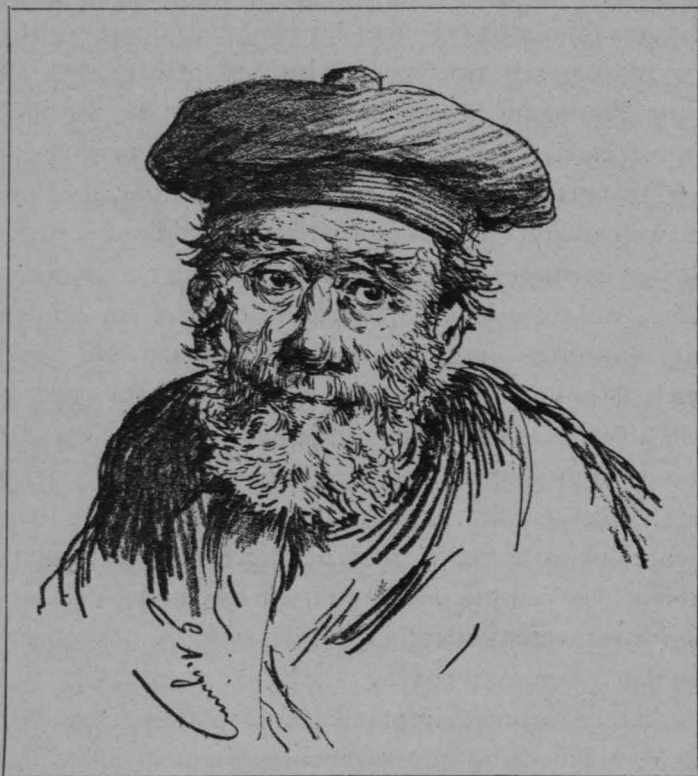
Tel m'est apparu le vieux guetteur du Phare, au visage calciné par la houle, au cœur vaillant mais toujours anxieux, préoccupé d'un abordage ou d'un enlèvement. Sa figure, sans doute, est taillée à coup de hache. Largement sillonnée par l'âpre bise du large, son épiderme est fendillée comme le bois d'un vieux rétable d'autel. Ce n'est là que le dehors. Pour pénétrer sous l'écorce de cette rude nature, interrogez-le. Causez familièrement avec lui pendant l'heure où il n'est point de quart. Il vous confessa ses tortures, ses effrois lorsque l'ouragan souffle en tempête sur la flottille des pêcheurs et vient, comme un voleur de nuit, ravir les maris aux femmes et les pères aux enfants. Les Catoor, les Popelia, les Sawels, il vous les nommera tous, les engloutis, les noyés des vingt dernières années, ceux dont la mer a, comme par dérision ou par remords, rejeté le cadavre au lendemain d'une équinoxe, et qui dorment maintenant du sommeil éternel, là-bas, derrière l'église. Il vous nommera ceux aussi qu'elle a gardés et ne rendra plus jamais : — ses proches hélas ! Car tous sont plus ou moins parents dans cette héroïque armée ! Il vous dira, lui qui, dans les nuits de terreur, demeure debout et veille sur la lampe ébranlée et haletante, combien il a compté de neveux, de frères, de fils, que son regard a vainement cherchés parmi la foule des survivants et qu'il n'a jamais revus !...

Il m'a tout raconté, simplement, sans phrases, en mâchonnant le tuyau de sa pipe ; puis, subitement silencieux, il s'est remis à interroger les larges taches rousses qui, par places, dorent au soleil la perfide nappe de la mer basse et calme.

— « C'est là qu'ils sont », a-t-il ajouté tout bas, en étendant le doigt vers l'espace étroit qui sépare le *Buiten Ratel* du *Kwinte Bank*. Sous l'immense linceuil des sables, sa pensée les voit, nuit et jour. Et c'est pourquoi sa prunelle ne se détache plus de l'horizon ; machinalement, parmi les râles de la mer démontée, lorsqu'il prête l'oreille, il croit, encore

aujourd'hui, percevoir, au milieu des ténèbres, l'appel désespéré de ses chers ensevelis, leurs sanglots confondus dans un même cri d'épouvante et dans une même prière....

J'ai vu, le dimanche, au sortir de la messe, le vieil homme porter un œil d'envie sur les aïeules flamandes, qui vont, voilées de leur longues mantes noires, s'agenouiller

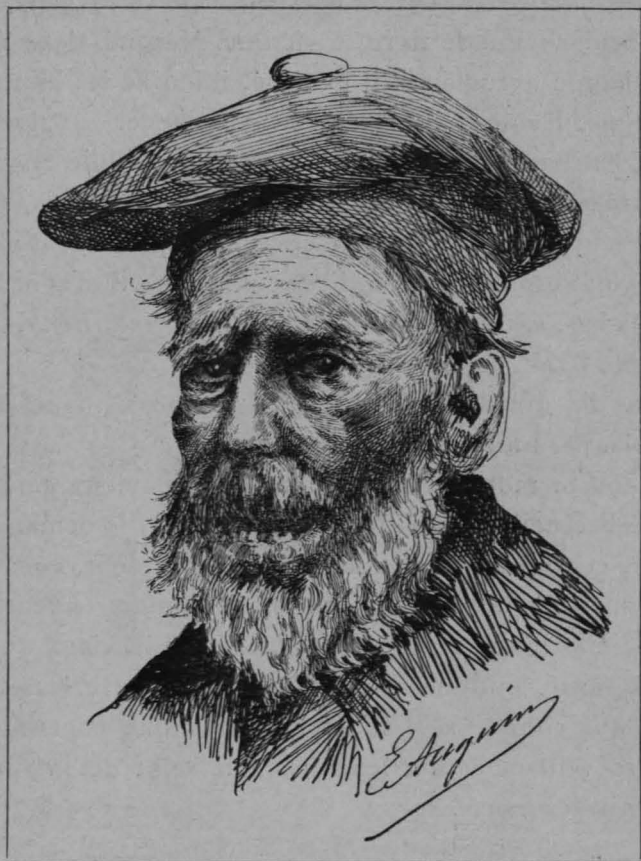


Un Guetteur du Phare.

au cimetière devant une dalle gravée, au sommet d'un petit tertre. Ses morts, à lui, n'ont ni dalle où leurs noms soient inscrits, ni petit tertre où il puisse porter des fleurs et dire un *Ave Maria*!....

Indifférent en apparence, mais, en réalité, morne et farouche, il reprend chaque soir, sans mot dire, sa veillée douloureuse, remonte lentement, silencieusement, les deux cent quatre-vingt-sept marches qui conduisent à son poste, vérifie

sa provision d'huile, fourbit ses cuivres, remplit la grande lampe qu'il allumera seulement la nuit venue, puis s'assied, attendant l'heure, comme un espion qui guette un invisible adversaire. C'est qu'au fond de son âme, il n'y a plus qu'une pensée, toujours la même : un désir incessant de représailles



Un autre Guetteur du Phare.

et de vengeance. A chaque instant de la tempête, il sait qu'il peut entendre ou voir ; donc avertir. Il sait qu'il peut disputer, arracher peut-être une proie à son éternelle ennemie, la mer insatiable, gueuse vorace et inassouvie, qui ne s'est point fatiguée de lui tuer ses mâles. C'est désormais, entre l'Océan déchaîné et lui, un duel impitoyable, une lutte inflexible sans repos ni merci.

Il vit ainsi, depuis des mois, depuis des années, sans rien laisser deviner au monde de ce drame intime. Le jour, lorsqu'il ne sommeille pas, il a des distraction d'enfant ; il compose des boîtes, des miroirs, des cadres, avec de mignons coquillages roses. La nuit, son regard s'allume et luit avec la férocité du fauve. Si l'orage survient, si le vent s'élève, il épie l'horizon, comme le tigre sa victime. Masqué, dans l'ombre de la lampe aveuglante, il cherche, il fouille les lointains de la brume. En bas, confusément, hurlent les sanglots de la lame. En haut, derrière lui, le fouet de la pluie crépite sur les vitrages où les mouettes et les cormorans éblouis viennent casser leurs longues ailes. De ces choses proches, il n'entend ni ne voit absolument rien. Ses yeux, ses oreilles sont tout au loin, là-bas, entre le *Buiten Ratel* et le *Kwinte Bank*, au-delà du sable fatal...

Dans dix ans, dans vingt ans, s'il vit encore, ils seront toujours là, par toutes les nuits de tempête.

Quand la mort viendra le prendre, le vieux gardien du Phare l'accueillera comme une délivrance. Il demandera le prêtre, communiera, s'endormira paisiblement, consolé, en songeant qu'après lui, un autre, non moins attentif, non moins inflexible, s'assemblera à sa place et que la clarté du gigantesque fanal continuera d'illuminer sans trêve le suaire de sable qui couvre ses enfants, comme une superbe lampe funèbre veillant éternellement sur le salut des vivants, en souvenir des morts.

UN HOMME OCCUPÉ

MONSIEUR le directeur ? s'il vous plaît.
— « A son bureau ! A droite, en entrant par l'escalier des abonnés. Frappez ! S'il ne répond pas, c'est qu'il fait sa promenade d'inspection dans l'édifice où vous le trouverez à coup sûr » !

L'administrateur du Kursaal est une figure à esquisser. Il

faut, en vérité, qu'il apporte à sa tâche un zèle de toutes les minutes. Et ce n'est pas une sinécure de pourvoir aux exigences d'un public aussi divers !

Bienveillant par devoir, sinon par nature, il se donne tout entier à ses fonctions, dont la moindre consiste à créer, chaque jour, pour son établissement, une attraction nouvelle.



Paul LANDOIS, ancien directeur du Kursaal (décédé).

Esprit fin, causeur aimable, il affecte d'oublier ses préférences pour ne se souvenir que de son rôle d'administrateur. Il est le centre non politique, sur lequel repose le succès de la saison. Aussi le rencontre-t-on sur tous les points à la fois : sur la terrasse, dans les salons, au concert, au bal, aux salles de jeu, partout où l'autorité du chef tient en haleine le personnel considérable confié à sa direction. C'est un général d'armée qui, d'un coup d'œil, veille à la discipline et à l'excel-

lente tenue de ses troupes. Il est tout à tous, donnant sans bruit à chaque service l'impulsion et la régularité nécessaires. Quand on lui parle de la belle tenue du Kursaal, du succès obtenu par le festival de la veille, des surprises que réservent les programmes du lendemain, sa figure s'épanouit. Son idéal, c'est de faire d'Ostende en général et du Kursaal en particulier, le paradis du touriste. Il y réussit pleinement. Le



M. BRUNFAUT, Directeur actuel du Kursaal d'Ostende.

Kursaal n'est pas sans doute l'unique établissement où le monde élégant et désœuvré des Bains puisse se distraire, mais c'est, de tous les asiles qu'offre la plage d'Ostende, le seul assez complètement aménagé pour qu'on y puisse trouver, à n'importe quelle heure, un aliment de distraction pour toutes les fantaisies. On y déjeune, on y dîne, on y soupe, on y travaille, on y écrit, on y lit, on y joue, on y danse, on y chante, on y prend des bains, on y fait des armes. Quoi encore?.... Il y a là un changeur, un bureau de poste, un télégraphe. Sur sa terrasse, on cause, on fume, on boit et surtout on respire

à pleins poumons la brise du large ; et, si l'on est seul, on s'assoupit en regardant les trois-mâts d'Anvers, dont les voiles palpitent, toutes blanches, au-devant de l'horizon roux.

Si M. le directeur vous invite à visiter par le menu son immense caravansérail ? Laissez-vous faire. La visite est curieuse. Tout en parcourant les terrasses, les escaliers, les rampes monumentales, les salons, il vous expliquera peut-être simplement, familièrement, les difficultés de son labeur quotidien. Tout n'est pas rose dans sa maison qu'il remplit au gré de tous ; sans que rien, dans son extérieur, appelle sur lui l'attention de son immense clientèle. A le voir mêlé à la foule des allants et venants, nul ne soupçonnerait qu'il tient dans sa main les fils de cette vaste organisation. Le directeur modèle parle tout bas, marche lentement, questionne, répond brièvement et continue sa promenade sans bruit. Aussi, le rencontrerez-vous cent fois par jour, les mains croisées derrière le dos, comme le plus modeste des rentiers venu quarante-huit heures à Ostende, pour montrer à sa famille l'installation d'un nouveau parc aux huîtres. Il rentre tard et sa lampe est la dernière qui s'éteint le soir, quand tout Ostende est redevenu silencieux. Il n'a qu'un rêve en tête, trouver un jour le temps de prendre un bain de mer, à deux pas du Kursaal, sur la plage.

TYPES DE L'ANCIEN KURSAAL

QUI ne se rappelle encore aujourd'hui ce cri d'autrefois :
— Michel ! Une chaise, sur le devant de la Terrasse !
— Oui, Monsieur !

Et Michel s'empressait lentement, gravement, mesuré, méthodique, exact, toujours lui-même, cette année comme la précédente.

Michel chaisier émérite du Kursaal, était le plus curieux

entre tous les types du personnel dont j'ai gardé souvenir et dont quelques-uns ont aujourd'hui disparu.



HENNUY
ancien contrôleur-chef
(décédé).

Il y avait vraiment de bonnes figures dans cette escouade des employés inférieurs que la mort a impitoyablement fauchés. Ils avaient, — ce que leurs successeurs ont gardé — un air « à leur aise » que je n'ai trouvé que là. Ils sentent qu'ils sont faits à la maison comme la maison est faite à eux. Chaque contrôleur, chaque chaisier, chaque serveur, au retour de la saison, reprend son rang hiérarchique, retrouve sa place faite. C'est une incrustation dans une marquetterie. Il semble qu'il ne se soit pas écoulé neuf mois entre la clôture et le nouveau premier bal. Voyez-les circuler. Sont-ils assez courtois et graves tous ces préposés

revêtus de l'uniforme et marqués K. O. comme des bocaux de potasse chez un pharmacien ! Se sentent-ils assez utiles et assez connus ! Je me rappelle un ancien préposé en chef du contrôle, dont l'attitude imposait le respect à toute une brigade. Ils sont deux, dont mon croquis évoque ici le souvenir pour les habitués : Hennuy et Parmentier. La mort les a tous les deux emportés.

Mais le brave Michel, le sympathique Michel, dont j'ai aussi esquissé la tête, et qui, me dit-on, vit de sa petite retraite ; n'était-ce pas le type accompli du vieil employé modèle, tenant à la fois du garçon de bureau et de l'appariteur de Faculté ;



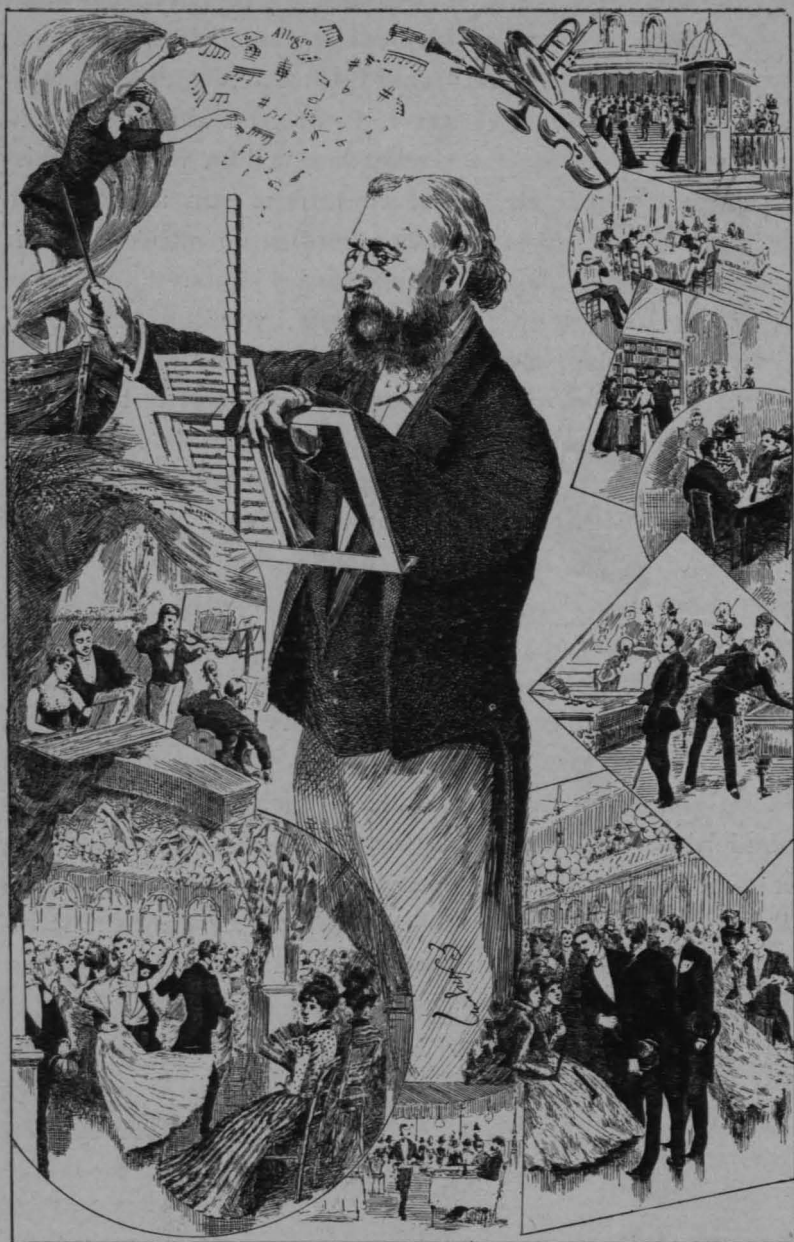
PARMENTIER
ancien contrôleur
(décédé).



MICHEL, ancien chaisier
(en retraite).

prévenant, respectueux et convenablement solennel dans ses fonctions? Quand il rangait sa salle, il exerçait un véritable pontificat. Greffez la tête d'un vicaire paroissial en retraite sur le dos d'un ancien gardien de musée; campez le tout sur les jambes d'un vétéran de cavalerie, vous aurez Michel, dont le nom, l'allure, les gros sourcils en broussaille et la bonhomie narquoise sont restés légendaires sur la plage d'Ostende. Quand j'ai voulu le dessiner, il fallait voir avec quelle obligeance et quelle immobilité il a posé!

Il marquait dans le Kursaal comme le vieux canon d'alarme sur l'estacade. Qu'eût été l'estacade sans son canon? Qu'est devenue la terrasse du Kursaal sans son chaisier Michel...? Sa retraite laissa un grand vide. Le jeune personnel, plus rapide dans ses allures, plus apte aux exigences modernes, et non moins dévoué aux anciennes, ne m'en voudra pas d'avoir rendu ce court hommage aux vertus d'un prédécesseur, vieil invalide de la grande maison ostendaise.



PÉRIER, ancien Chef d'orchestre des Concerts du Kursaal d'Ostende. — Le Salon de musique. — Les bals d'Ostende. — Les déjeuners sur la terrasse. — L'aubette d'entrée. — Le Salon de lecture. — La Bibliothèque. — Le Salon de jeu. — Le Billard.

AUTOUR DE L'ORCHESTRE

J'ai joué et j'ai perdu. C'est bien fait, sans doute ; mais je n'en suis pas moins de fort mauvaise humeur. Je suis revenu dans le grand hall, où j'ai passé mon temps à regarder et à voir, à écouter et à entendre. C'était concert ; la musique sérieuse précède le bal. Je ne sais pourquoi, l'orchestre

m'a agréablement détendu les nerfs. Sous cette coupole monumentale, ajourée de vingt arcades et drapée de longs rideaux, les ondes sonores prennent de larges amplitudes amorties par le velouté des étoffes. Et puis, il faut

le recon- dans le hasard des formes, dans le rapprochement des couleurs au milieu de ce monde cosmopolite, plus d'un sujet de piquantes études. Les sens et l'esprit prennent plaisir à ce



M. VAN ACKER, violoncelliste des concerts
du Kursaal
professeur à l'Académie de musique d'Ostende.

naître, je suis un maniaque de ces soirées. Comme l'oreille, l'œil aussi, a, dans cette vaste salle, de singulières jouissances. Le regard y est excité par la diversité du public et par l'élégante fantaisie de ses toilettes.

J'ai trouvé,

vague bruissement de la foule, où la pensée s'oublie elle-même, flottant comme dans un rêve...

Etrange défilé que celui de ces jeunes femmes parées de costumes clairs, coiffées de bérêts ou de casquettes aux allures hardies, qui se pressent, circulent, se coudoient, échangent des saluts et des sourires, aux bras de cavaliers en tenue de demi-soirée : pantalon clair et frac fleuri de gardenias ou d'œilleux.

Quelle différence entre le public du jour et celui du soir ! Dans la journée, c'est le brave et bourgeois auditoire des fanfares subventionnées, — Auber et Offenbach — Très calme et terre à terre : l'élément commerçant ou rural.

Le soir, changement complet : une explosion de jeunesse élégante et folle, brillante, empressée, fiévreuse, envahit peu à peu toutes les salles ; celle du concert, d'abord, puis celle de la danse et du jeu.

Le concert dure ordinairement de huit heures à neuf heures et demie. Cinquante à soixante musiciens soigneusement triés parmi les orchestres les plus importants de l'Europe. En réalité, un ensemble très intéressant, sous plusieurs directions, notamment sous celle de M. Rinskopf, qui a succédé à M. Périer.

Le succès des concerts d'Ostende est grandement assuré par le nom et la juste réputation de M. Rinskopf. C'est un instrumentiste distingué, un technicien artiste, qui, par sa valeur, a mérité la direction de l'Académie de musique d'Ostende, l'une des plus intéressantes succursales du Conservatoire de Bruxelles. Sur son orchestre, il possède une rare autorité qu'il doit à la connaissance approfondie du grand répertoire classique allemand et du répertoire plus moderne de l'Ecole de Wagner. Qualités précieuses devant un public étranger, habitué aux exécutions admirables de Berlin, de Dresde, de Cologne, de Leipzig, de Munich, de Strasbourg, de Nuremberg, de Karlsruhe, de Vienne et de Bayreuth. C'est devant ce public affiné que M. Rinskopf, produit, tour à

tour et continûment, pendant près de trois mois, les grands chefsd'œuvres symphoniques allemands, tempérés d'emprunts aux œuvres plus légères des diverses écoles d'autres pays.

Si grande que soit sa tâche, elle n'est pas inférieure à son talent. Son nom a su grandir et mériter une juste réputation, à côté d'un maître qui, jusqu'à la dernière minute, celle d'une



M. RINSKOPF, Chef d'orchestre actuel des Concerts d'Ostende.

retraite regrettée de tous — a gardé la grande estime du public musicien des Plages. J'ai nommé Périer, qui vient de se retirer à Paris, après avoir, pendant trente années — tenu le bâton du chef au pupitre du Kursaal.

Tout le monde, non point seulement celui d'Ostende, mais tout le monde artiste et boulevardier de Paris, de Londres et de Bruxelles, a connu et connaît encore Périer. Son nom est aussi répandu en Belgique que peuvent l'être en France ceux d'Arban, de Sellenick, de Waldeuffel ou de Desgranges, et la

décoration dont l'a honoré S. M. Léopold II, prouve la juste estime que le souverain fait de son talent. J'ai donc quelque plaisir à m'arrêter un instant devant cette figure d'artiste qui eut le rare mérite de plaire au public, depuis si longtemps et jusqu'à la dernière heure.

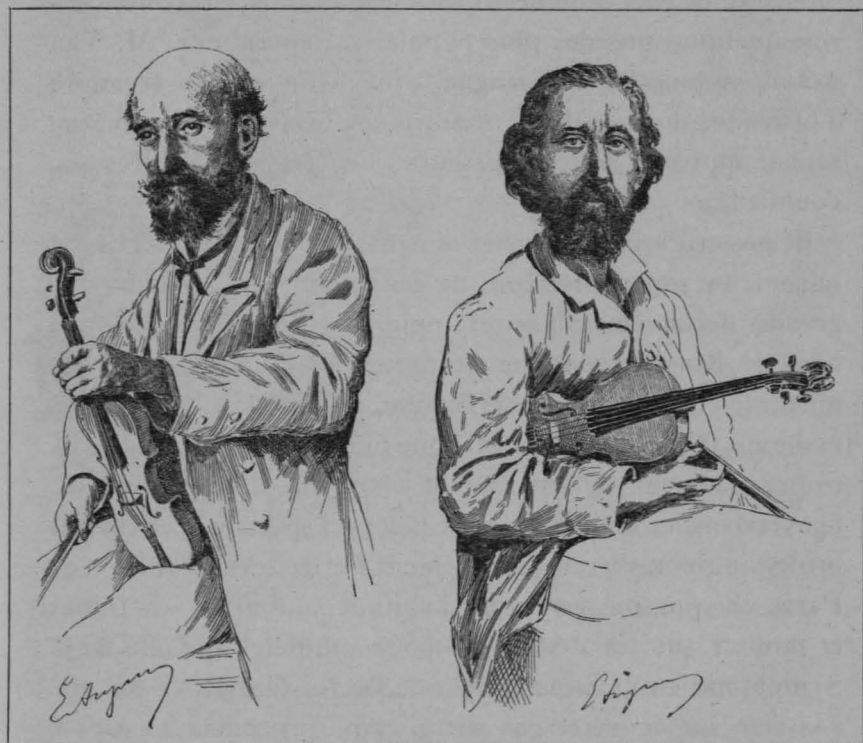
A vrai dire, Périer n'était pas un chef banal. Lorsque son bâton se levait, un silence magique s'établissait, par respect pour les œuvres jouées et pour l'autorité même du maestro qui en dirigeait l'interprétation. Par la durée comme par le mérite de ses services, Périer avait acquis en Belgique une importance artistique vraiment internationale. Sa figure était, d'autre part, une des plus familières et des plus sympathiques du monde des Bains.

Si, pendant l'une de ces dix dernières années, le hasard vous a amené au Kursaal d'Ostende dans une après-midi d'août, et si vous avez entendu tout d'un coup un remue-ménage de chaises, un échange cordial de bonjours et de rires dans un coin où toutes les mains se tendaient spontanément vers un nouvel arrivant, vous n'avez sans doute aucunement dû douter que Périer vînt de faire son entrée. Avec ses longs cheveux, ses favoris et son binocle dont il ne se séparait jamais, avec son profil qui rappelait de très loin et bien vaguement la silhouette du spirituel Offenbach dont il n'avait heureusement ni le regard huileux, ni les inflexions sémitiques, partout où il allait, la gaîté, la bonne humeur le précédaient. Il fut, pendant un quart de siècle, l'entrain du Kursaal; Ostendais d'adoption, vrai parisien dans l'âme.

Familier avec les habitués, gracieux pour tous, galant pour les dames, le « Chef » jouissait, sur la plage comme dans les cercles d'Ostende, d'une popularité toute naturelle. Il était l'enfant gâté du public. Il le serait, demain encore, si son âge ne l'avait, quoique très alerte, ramené à Paris depuis cet hiver.

Au fond, longtemps seul au pupitre des grands concerts, il apportait dans la composition de ses programmes un goût

très sûr et, dans leur exécution, une expérience précieuse. A l'orchestre, chacun reconnaissait sa science éprouvée et s'inclinait devant sa longue habitude des auditoires étrangers. Jadis, en dehors des soirées musicales quotidiennes, Périer dirigeait, plusieurs fois par semaine, des séances de musique de chambre d'un vif attrait pour les vrais dilettanti.



Un ancien violon des Concerts d'Ostende.

M. PRYS, ancien Chef d'orchestre
des Bals d'Ostende
aujourd'hui Chef d'orchestre du théâtre de Mons

On y a renoncé; je ne sais pourquoi. Outre les virtuoses étrangers qui venaient s'y faire souvent entendre, on pouvait y applaudir les solistes de chaque pupitre de l'orchestre. C'était bien quelque chose.

Eux aussi, comme leur chef, demeurent généralement fidèles à leurs admirateurs. A ceux qui reviennent, les habitués d'Ostende savent gré et, chaque année, témoignent de nouvelles sympathies. C'est ainsi que leurs personnes

non moins que leurs talents finissent par devenir un élément nécessaire de ce grand salon public. On s'étonne lorsque, d'une année à l'autre, on ne les revoit plus sur l'affiche. On s'enquiert, et l'on peut être sûr alors de les retrouver au pupitre de quelque grand théâtre belge ou français, comme aujourd'hui à Mons, croyons-nous, M. Prys, anciennement directeur et chef d'orchestre des bals. Nous en avons dessiné quelques-uns des plus populaires, notamment M. Van Acker, violoncelliste distingué, professeur au Conservatoire d'Ostende, dont la belle sonorité et le style sympathique sont si appréciés des connaisseurs; il en est tant d'autres que j'oublie!

Belges et Parisiens artistes aiment à se retrouver à chaque saison. Je suis moi-même de ceux pour qui ce serait une grande déconvenue, par exemple, de ne plus trouver le nom de Rinskopf en tête de toutes les grandes solennités musicales d'Ostende. Et, je l'avoue, celui de Périer va désormais me faire défaut. Sa maligne figure, son grand bâton de commandement et son paletot clair sur la digue ont dû figurer dans les Guides avec une mention spéciale. Le Kursaal brûlerait qu'on verrait certainement Périer revenir encore, de Paris, chaque soir, errer, par habitude, autour de ses ruines et monter sur les décombres pour simuler l'*Andante* de la Symphonie en ut dièze mineur de Beethoven. Et je ne suis pas bien sûr de n'être pas parmi ceux qui iraient s'asseoir à ses côtés, sur quelque vieux fût de colonne calcinée, pour s'associer machinalement aux inflexions de son bras caressant le rythme d'une grande valse viennoise...

SAUTERIE



Sauterie.

L'affiche porte : *Bal d'Enfants à 3 heures 1/2.*

La salle, vaste et luisante comme une patinoire, s'ouvre aux tout petits. Il faut bien qu'ils aient leur tour, comme les grands, eux aussi !

Eux, ce sont de gentils marins tapageurs, à la mine futée, aux mollets nus, aux blouses flottantes, aux bérets pointant sur le front, aux cols brodés de larges ancres d'or. Ce sont de riantes fillettes, c'est-à-dire des nez roses comme des

dragées, des yeux brillants comme des phares, sous la pénombre de grands chapeaux inattendus. C'est la légion des ébouriffées, des joufflues, des pavoisées. *Eux*, c'est l'adorable essaim blond, lumineux, vermeil, des impatientes et des rétives du premier âge, des tétus, des endiablés, des bossués sur le front, des égratignés sur les jambes. Ce sont les insatiables de mouvement, de grand air et de rire : légion affolée qui, par toutes les portes ouvertes, se précipite dans un désordre chatoyant sur les parquets cirés et scabreux, s'arrête, chuchotte, froufroute, fourmille, glisse, rit, pleure, caquette, s'accroche, s'enmêle, quand, tout à coup, un signal :

Grand silence. On attend. Trois mesures d'orchestre... c'est une polka.

— Allons Paul ! prends ta cousine. — Voyons, Jean ! cherche un peu Nelly. La vois-tu, là-bas, près de la contre-basse ?...

Et Jean traverse le grand salon avec des allures de criminel, les bras en rond, l'air délicieusement gauche, mais encouragé par le grand Georges, son cousin, celui-là beaucoup plus entendu et très fier, qui sait danser le « pas de quatre » et la « gavotte ».

— Et toi, Paul, tu n'es pas encore parti ?

Paul regimbe. Il se cramponne avec désespoir à la jupe voisine. Si Georgette ne vient pas, Paul ne dansera jamais.

Et, pendant le silence qui suit les trois mesures d'avis, dans un coin, un groupe de jeunes émancipés en vacance, férus d'élégance sous leurs maillots collants de bicyclistes, conspirent contre Suzanne, Lucie, Mary et Gabrielle.

Celles-ci, qui s'en doutent, affectent une indifférence très digne. Sveltes dans leurs corsages ajustés et gracieuses comme des libellules, elles sont allées s'asseoir au premier rang des chaises, les chevilles croisées, les coudes au corps, modestes et sournoises, prémices de coquetterie en fleurs.

En place ! Le délai des invitations est expiré. L'air vibre. Les clarinettes et les violons morcellent un rythme haché. C'est une polka. Dans la grande salle vide, d'abord, personne n'ose. Puis trois couples, gentiment assortis, affrontent les surprises du parquet. Petits pieds et jambes minces, plus minces encore dans leurs bas de soie noire, vont « de droite et de gauche. » D'autres, enhardis, se hasardent. La glace est rompue.

Jacques, qui n'avait encore rien dit, profite de la mêlée et se glisse dans la foule jolie, pour aller inviter la grande Suzette : « Mademoiselle, est-ce que tu dances avec moi ? — Oui, mais prends garde à la mesure, sais-tu ?... »

Ils partent ; les grand'mères, réjouies, ne les perdent pas de vue, sourient à leur timidité guindée et charmante. Il y a bien des bras naïvement entrelacés, des chevilles qui s'ac-

crochent, des mains mises un peu n'importe où, sur le cou, sur la tête, à travers les cheveux qui s'étalent, en plein sur des gigots qui s'écrasent ; mais, bah ! les mamans sont la providence des toilettes froissées.

Un grand cri s'élève : Le cotillon ! !....

Des fleurs, des rubans, des bouquets, des drapeaux surgissent comme dans une féerie pour tout ce petit monde. Et la volée d'oiseaux en fête s'enguirlande de roses. Des rires se mêlent au tintinnement des grelots. La douce folie de l'enfance rivalise avec celle des aînés.

Mais... la joyeuse farandole s'est arrêtée...

Qu'est-ce donc ? On a fait cercle. Il y a des pleurs ; puis des rires. Ce n'est rien. C'est Bob, assis par terre, les deux poings dans les yeux, qui trépigne de colère. Bob a glissé. Bob est tombé lourdement assis sur la patte d'un crabe oublié dans son pantalon.

Allons, Bob ! un peu de philosophie !

Et les rires reprennent de plus belle. Cette fois, c'est de la frénésie. Les mazurkas, les schottischs, les quadrilles succèdent aux redowas. Des valse, oui ! des valse même emportent tout ce petit monde diapré, qui s'agite, s'échauffe, ruiselle, s'éponge et tombe essoufflé dans les bras des mères, après les dernières mesures d'un vertige infernal, où les têtes, les bras, les pieds s'enchevêtrent dans le délire de la dernière minute, celle qui précède les adieux et les promesses de revoir.

Cinq heures sonnent. Et le goûter?... La jolie confusion du départ ajoute un dernier trait au charmant tableau des grand'mères toutes levées pour entraîner à la plage cavaliers et danseuses. Tout à l'heure, la sarabande continuera sur le sable fin de l'Océan, sans autre orchestre que l'immense murmure de la marée montante.

SOIRÉE DANSANTE

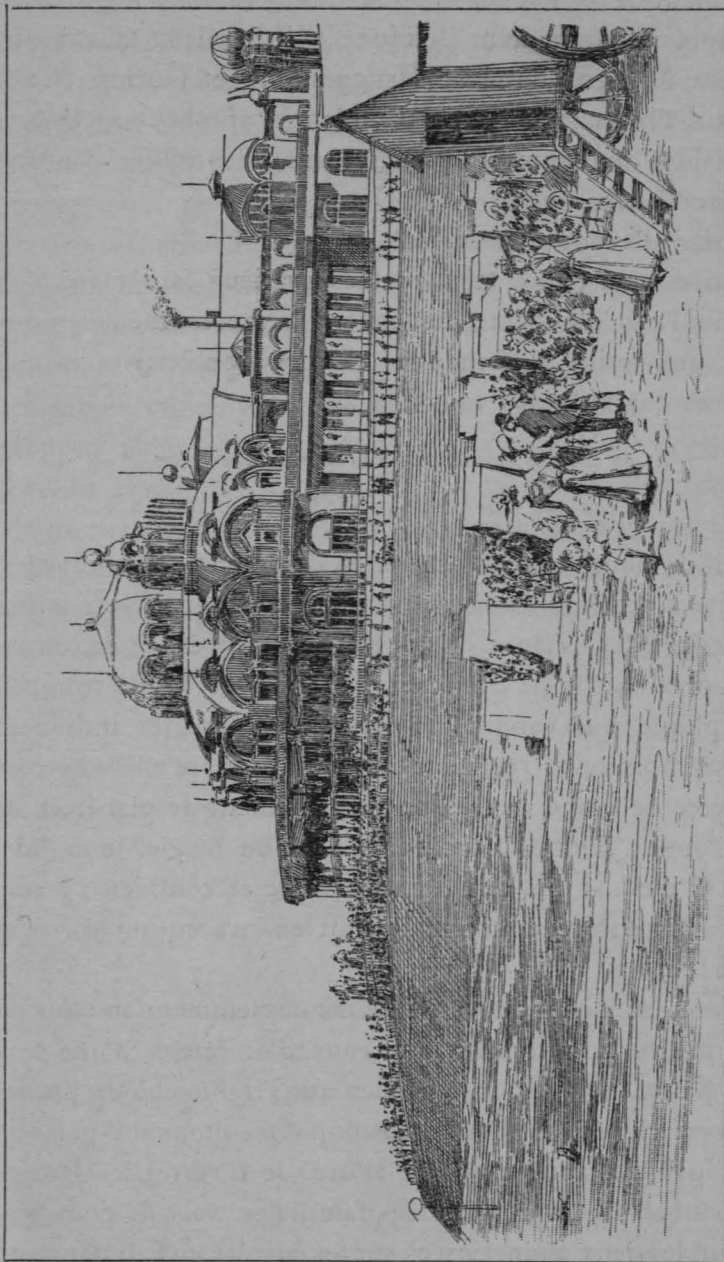
QUE fais-je en ce moment ? En ai-je bien conscience moi-même ?

Moi, le sceptique, le railleur habituel du « pschutt et du bécarre », j'ai comme une illusion de griserie folle !

Depuis combien de temps suis-je accoté dans l'embrasement de cette croisée où je risque de passer une nuit absurde, debout, à m'éventer avec mon claque, curieux insatiable, sans cependant danser jamais ?

Je ne sais ; mais la vérité m'oblige à dire que je me sens fiévreux et paralysé tout à la fois.

Délire magnifique et troublant que ces nuits de juillet et d'août partagées entre les causeries furtives, dans les détours du Kursaal après l'emportement des valse de Brahms ! Supposez la galanterie discrète et raffinée des vieux âges ; celle des Décamérons et des Eldorados constellés, où les princesses et les fées régnaient par la magie d'un sourire, d'une mule de satin, d'un éventail ; imaginez le tourbillon de la danse, l'enivrement des sonorités vibrantes, des lumières amorties par les globes, des parfums entêtants, des breuvages glacés et capiteux à la fois ; ajoutez-y les bruissements coquets du *flirt*, les chuchottements rapides, les propos interrompus échangés à voix basse et palpitante, sous les larges feuillages des catalpas et des palmiers ; l'excitation des espoirs, des vanités et des désirs, tandis que, du dehors, par les baies largement ouvertes, un souffle lumineux apporte du bout de l'horizon les effluves phosphorescentes de l'Océan... Vous



Le Kursaal, vu de la plage.

n'aurez encore qu'une idée apauvrie, misérable, de l'étourdissement de ces fêtes...

Impressions vraiment féériques, qui, la saison finie, poursuivent les sens de vivaces suggestions et fournissent aux veillées d'hiver l'illusion de troublantes apothéoses ! Douces obsessions de retour, auxquelles, comme des milliers d'autres, je céderai sans doute !

Oui, je l'avoue ! j'y céderai !...

Qui de nous, poursuivi par ces gracieux fantômes, n'est revenu, l'année suivante, demander à la mer les mêmes réconforts, aux nuits d'Ostende les mêmes troubles, les mêmes ivresses communes à tout

... ce monde enchanté de la saison des bains

Qui s'en va, sans poser les pieds, sur le chemin...

Qui de nous, toujours en quête de distractions nouvelles, de sensations imprévues, n'est retourné frapper à ces portes tentatrices des Casinos et des Kursaals, impatient de retrouver, après huit mois d'absence, la fin d'un rêve interrompu ?

Explique qui voudra ce mal étrange, regret intime et cuisant, nostalgie irrésistible que laisse derrière elle la névrose enfiévrée de la mer, après un entraînement de plaisir et de luxe comme celui d'Ostende ! Charme ou magie, je ne sais. Mais il n'est si fort qui n'y succombe et combien j'y succomberais encore doucement, tout en m'accusant d'être si faible !....

Comme le joueur qui retourne inconsciemment au tapis où son rêve lui montre des monceaux d'or râtelés d'une voix aigre par le croupier, je sens bien que j'irai m'éblouir encore au spectacle de ce monde cosmopolite, étonnant par son éclat, par la diversité de son allure. Je reverrai les Russes impertubables, les Allemandes familiales, valsant pontificalement, les deux mains posées sur les épaules de leur danseur ; je reverrai les Belges plus expansives que les Françaises dans leur abandon calculé ; les Anglaises « casquées d'or pâle,

carnation irréal, rayon de lumière sur une goutte de lait ». Je subirai, ne fût-ce qu'une heure, ces adorables hallucinations de vie, de mouvement, de jeunesse, d'élégance et de beauté souveraine, sous le hall étincelant, pavoisé de larges feuillages comme un immense reposoir. Je poursuivrai ces visions étranges où, portées sur les ailes fantastiques des valse hongroises, glissent, tournent et disparaissent confusément, dans un flot lumineux de soie et de gaze, des centaines de têtes inclinées, de regards ivres, de bras noirs enroulés autour de tailles blanches qui plient. Encore une fois, dans ces salons immenses, mes rêves se perdront à suivre les groupes éblouissants : les élégants penchés sur des jeunes femmes insatiables de plaisir ; les valseuses éperdues, les mains crispées sur l'épaule de leurs cavaliers, les yeux noyés, le sang aux lèvres, les narines palpitantes, tout à l'ivresse du rythme, au vertige du frénétique tournolement...

PRÉPARATIFS ET PROJETS DE RETOUR

UNE marée d'équinoxe est toujours émouvante, et la mer s'est montrée superbe pendant trente-six heures. C'est une séance de clôture.

Le danger passé, les vents apaisés, les lames revenues à leur allure normale, les cabines qu'on avait prudemment ramenées sur la digue ont été redescendues à fleur d'eau.

L'hôtel Royal, l'hôtel du Littoral, sont encore remplis de monde. C'est la saison de fin septembre, recherchée surtout par les Russes et les Anglais.

Les Allemands, les Français, les Suisses, plus frileux, appréhendent leurs malles.

Au surplus, les nuits devenues fraîches rappellent aux danseuses que les décolletages doivent être désormais discrets, aux enfants que la rentrée des classes est proche, aux maris que la chasse est ouverte.

Chacun subit la loi du départ en la maudissant, comme la fin d'un admirable séjour qui, le corps réconforté, ne laisse à l'esprit que de joyeux regrets, au cœur que de doux souvenirs.

.
Et où nous retrouverons nous, l'an prochain ? A Blankenbergue sans doute ?

- Oui, à Blankenbergue, en attendant Heyst et Knocke.
- Avec plumes et crayons, comme toujours ?
- Avec plumes et crayons.
- Alors, sans adieu ?
- Sans adieu ! Et, l'année prochaine, le plus tôt possible !

30 Septembre 1897.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES CHAPITRES

DE LA PANNE A OSTENDE

La Panne.	1
Furnes.	4
Le tramway vicinal d'Ostende. — Coxyde. — Oost-Dunkerque. — Groenendijk.	6
Nieuport.	10
Palingsbourg. — Lombartzyde. — Westende. — Le Crocodile. .	16
Middelkerke.	18
L'Asile Roger de Grimberghe.	20
Autour d'Ostende. — Leffinghe et Reversyde. — Mariakerke et Albertus.	27

OSTENDE

A sept francs l'heure.	37
Le port, vu de ma fenêtre.	39
Les odeurs de la Minque	44
Huitre d'Ostende.	47
Pêche miraculeuse	50
Les envoyées du « Paradis ».	51
A travers la ville	54
Ostende-étape, de Londres à Calcutta.	61
Chalet royal	64
Hep ! Hep ! Hep ! Hurra !.	68
Ostende rétrospectif.	70
Le matin, sur la digue de mer.	77
La mer en roulotte	80

Entre deux vagues.	83
Chanson de baigneur.	87
Mesdames « les Préposées » aux Bains d'Ostende.	88
Baigneurs du Roi.	92
Du haut du phare.	95
Guetteur de Phare.	101
Un homme occupé.	106
Types de l'ancien Kursaal.	109
Autour de l'orchestre.	113
Sauterie.	119
Soirée dansante.	122
Préparatifs et projets de retour.	125

TABLE DES DESSINS

DE LA PANNE A OSTENDE

1. Les environs d'Ostende. — Tramway et Église de Middelkerke.	vii
2. Entrée du village de la Panne.	1
3. La plage du village de la Panne.	3
4. Le corps de garde espagnol, à Furnes	5
5. Le tramway vicinal, de Furnes à Ostende.	9
6. La rue principale de Nieuport-Ville.	12
7. La plage de Nieuport-Bains.	13
8. La tour des Templiers	16
9. La plage de Middelkerke.	18
10. Les Dunes. — L'Hospice de Grimberghe.	24-25
11. La maison du Prince Albert	30
12. La Plage de Mariakerke en 1888	32
13. Le village de Mariakerke	33
14. Le nouveau Kursaal de Mariakerke, en 1898.	34

OSTENDE

15. Ostende. — Ses armes.	35
15 bis. Appareillage	39
16. Bassin des Pêcheurs, à Ostende	40
17. Chermelin. — Isidore. — Joly (Calfats et porteurs du port d'Ostende	41
18. Bateau de pêche ostendais	45
19. Huitres d'Ostende	47
20. Le Pier d'Ostende.	50
21. Le « Paradis » d'Ostende	52
22. Le Kursaal d'Ostende avant 1890. — Les Moulins. — L'entrée du port. — Les Bassins et la Gare. — Le Parc Léopold.	56-57

23. Le <i>Steamer</i> d'Ostende à Douvres	61
24. Le Débarcadère de la gare de Londres à Calcutta	62
25. Le Chalet Royal	64
26. S. M. Léopold II, en promenade sur la Digue	65
27. La piste des courses d'Ostende	68
28. Ostende, à vol d'oiseau, au <i>xvii^e</i> siècle, d'après une estampe du <i>Theatrum orbis terrarum</i>	72-73
29. Le matin, sur la Digue d'Ostende	80
30. Comme on va à la mer, à Ostende	81
31. La plage d'Ostende, à l'heure du bain	85
32. La chanson du Baigneur.	88
33. Mesdames « les Préposées aux Bains » d'Ostende	89
34. Thérèse Desprets, baigneuse	91
35. Michel Leontiers, ancien baigneur du Roi (en retraite)	92
36. Bekaars, ancien baigneur du Roi (en retraite).	93
37. Le bateau d'Ostende à Blankenberghe	96
38. Une tempête, en vue du phare d'Ostende	98
39. Un Guetteur du phare.	104
40. Un autre Guetteur de phare	105
41. Paul Landois, ancien directeur du Kursaal (décédé).	107
42. M. Brunfaut, Directeur actuel du Kursaal d'Ostende	108
43. Hennuy, ancien contrôleur-chef	110
44. Parmentier, ancien Contrôleur.	110
45. Michel, ancien chaisier (en retraite).	111
46. Périer ancien Chef d'orchestre des Concerts du Kursaal d'Ostende. — Le Salon de musique. — Les bals d'Ostende. Les déjeuners sur la terrasse. — L'aubette d'entrée. — Le Salon de lecture. — La Bibliothèque. — Le Salon de jeu. — Le Billard	112
47. M. Van Acker, violoncelliste des concerts du Kursaal, pro- fesseur à l'Académie de musique d'Ostende.	113
48. M. Rinskopf, chef d'orchestre actuel des concerts d'Ostende.	115
49. Un ancien violon des Concerts d'Ostende	117
50. M. Prys, ancien Chef d'orchestre des Bals d'Ostende, aujour- d'hui Chef d'orchestre du théâtre de Mons	117
51. Sauterie.	119
52. Le Kursaal vu de la plage	123

Achevé de tirer
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE NANCÉIENNE
à Nancy
le 1^{er} Août 1898.

Les fac-simile en Photogravure
de RUCKERT & Cie, 79, Rue Daguerre, Paris.